

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

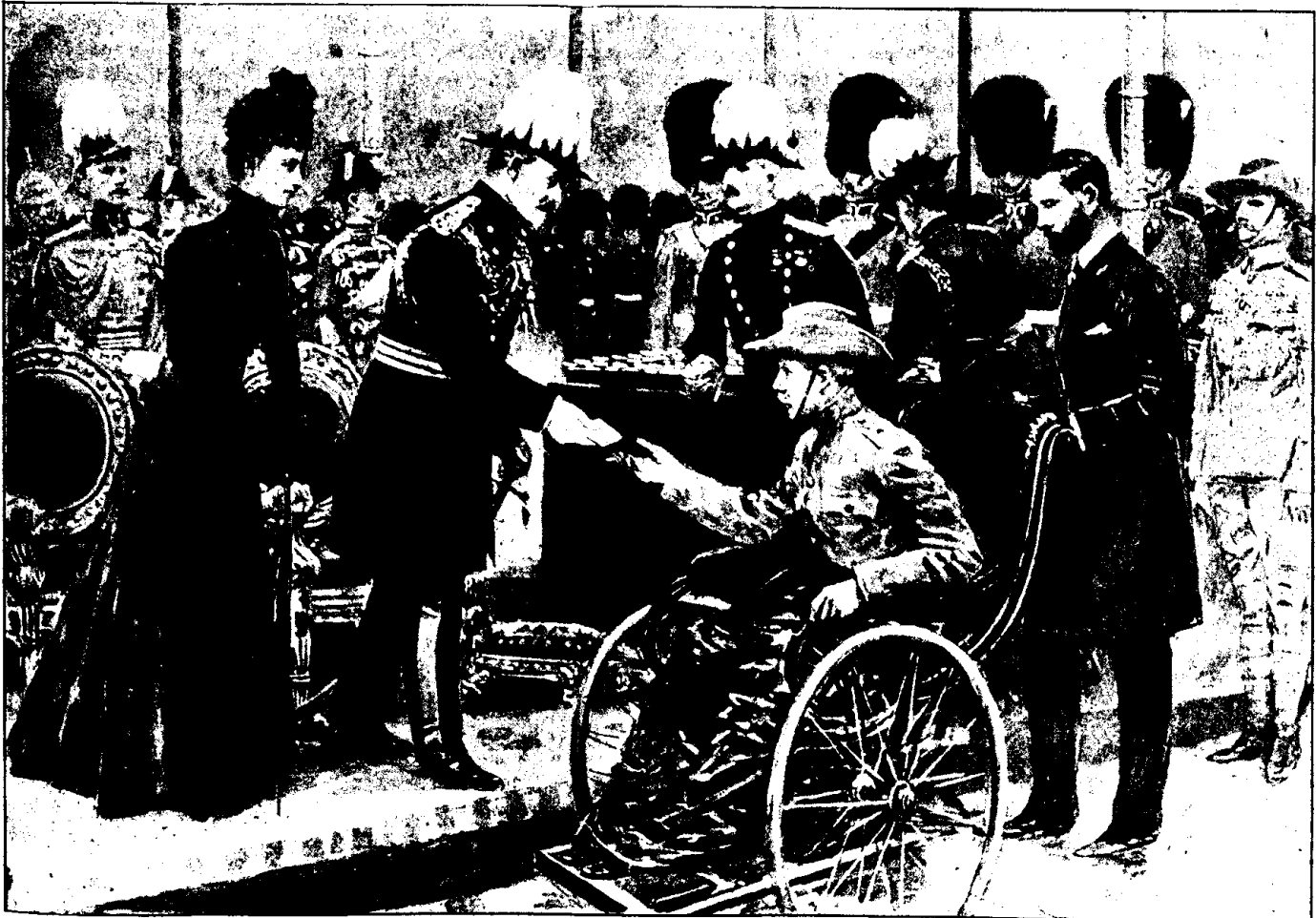
18^e ANNEE. — No 904

MONTREAL, 31 AOUT 1901

5c LE No



L'IMPERATRICE FREDERIC, décédée



LONDRES. — Présentation des médailles, par Sa Majesté le Roi, aux soldats du Sud-Africain

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 31 AOUT 1901

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 Mois, \$1.50
4 Mois, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1er insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ
42, Place Jacques-Cartier.

LA VIE COURANTE

Enchanté de faire votre connaissance, lectrices et lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ !

Le directeur de la rédaction, voyant arriver les longues nuits d'automne, m'a demandé d'écrire une chronique, pour ceux d'entre vous qui auraient le sommeil difficile. J'ai accepté avec d'autant plus d'empressement que je savais le remède très efficace. Je connais un ami qui doit à un journaliste la guérison complète de l'insomnie, et l'on m'a assuré que la petite dormeuse dont les journaux quotidiens ont beaucoup parlé, l'année dernière, était tombée dans les bras de Morphée en lisant un article de fonds sur les élections générales. Il a fallu, paraît-il, pour l'éveiller, réciter à haute voix une nouvelle canadienne, écrite par cette toujours spirituelle Madeleine.

Rassurez-vous, je ne parlerai pas de politique ; je veux que votre sommeil soit facile.

* * On annonce, pour la fin d'octobre, la naissance du premier enfant de la jolie Wilhelmine, reine de Hollande. Le concert européen commence déjà à s'en émouvoir, et pour cause.

Sera-ce un prince ou une princesse ? Sera-t-il blond ou brun ? Comment s'appellera-t-il et combien de noms aura-t-il ? Est-ce que sa mère, pour se rendre aimable à l'Angleterre, l'appellera Edouard ou Alexandra ? Lui donnera-t-elle le nom de Guillaume ou de Frédéric, pour faire plaisir au kaiser allemand ? On dit même que si le nouveau-né est un garçon, l'empereur prusse s'empressera de lui offrir une épée dont il a lui-même fait le dessin ; et l'on se demande si Guillaume rêve d'entraîner la Hollande derrière son char. M. Kruger sera-t-il, par hasard, le parrain du royal rejeton ? Que dira Léopold, roi des Belges ? En quels termes M. Loubet exprimera-t-il ses félicitations ? Le jeune roi d'Espagne sera-t-il trop gêné pour envoyer les siennes ? L'Angleterre va-t-elle profiter de l'événement pour accaparer une portion de la Hollande ?

Voilà des questions sérieuses qui peuvent précipiter une guerre générale et rougir de sang tout le globe terrestre.

Ce n'est pas tout. Les reines des pays monarchiques travaillent nuit et jour à confectionner des robes de bébé, des taies d'oreiller, des couvre-pieds, des mouchoirs, en un mot toutes les pièces de la layette. Les femmes de la Haye rivalisent de zèle avec les manufactures pour tisser quelque riche cadeau destiné au futur souverain.

Des diamants serviront de boutons à la robe de baptême, le berceau sera en argent battu, un bassin d'or servira au bain du royal bébé. Immédiatement après sa naissance, l'enfant sera placé sur un coussin préparé par les épouses des ministres du cabinet, posé sur un plateau d'argent et ensuite apporté aux ambassadeurs.

— On va le rendre fou, c'est enfant-là !

* * Le recensement a été une surprise. Notre population n'a augmenté que de 505,644 en six ans. A quoi attribuer ce véritable désastre ?

C'est en vain que l'on viendra prétendre que la natalité chez nous n'est pas aussi considérable qu'autrefois. Les familles sont aussi nombreuses, mais il n'y en a pas autant que jadis. On se marie moins. Non pas que les filles soient moins jolies, mais elles sont plus difficiles, plus circonspectes dans le choix d'un éternel compagnon.

Et s'il faut en croire les journaux à sensation, les accidents enlèvent tous les jours un nombre considérable de pères de famille, puis estropient la majorité des célibataires. On m'assure que le nombre des veuves a doublé depuis 1891. Le progrès en est responsable, car j'attribue à la vapeur et à l'électricité un tel état de choses.

Aujourd'hui, un jeune homme n'est pas en état de se marier avant l'âge de vingt-huit ans, et si, alors, il ne prend femme, c'en est fini : il restera célibataire. Pour comble de malheur, les vieilles filles et les vieux garçons refusent de se marier ensemble, de peur de ne pouvoir s'accorder.

Que d'époux se quittent parce qu'il leur est impossible de s'endurer ! La femme est ambitieuse et le mari est pauvre ; on voudrait se loger princièrement, et les revenus ne permettent que d'acheter des meubles communs ou de seconde classe. Il en résulte de mauvais ménages. On se sépare, et la population reste stationnaire.

Est-il étonnant qu'après cela l'immigration diminue ? Personne n'ose s'établir dans un pays où le *matrimonium* est si ingrat.

* * C'est surtout durant l'été que les jeunes gens des deux sexes ont l'avantage de se connaître. Le hasard des visites aux places d'eau donne l'occasion de faire de nouvelles connaissances. On y rencontre un si grand nombre de types nouveaux, que les comparaisons, les parallèles vous semblent s'imposer d'eux-mêmes.

La Québécoise et la Montréalaise, notamment, sont toujours l'objet de mille et un quiproquos plus ou moins justes. Ce sont, je crois, deux caractères assez différents, mais qui se complètent l'un l'autre.

La Québécoise est surtout généreuse. Elle a un grand cœur. Elle aime les jeunes gens et ne s'en cache pas ; au contraire, elle s'en vante. Son amour, où elle met tout le dévouement de sa belle âme, est toujours spontané, mais il devient réservé avec les ans. Dans un bureau ou à l'université, il y a toujours un joli blond ou un beau brun qui occupe ses pensées. Son image la suit partout ; elle aime tout ce qui lui ressemble ; souvent elle échappe son nom dans un long soupir. Et déjà elle se demande comment elle tiendra la maison lorsqu'ils seront en ménage ! Elle s'arrête devant les vitrines, pensive, examinant une clochette, une lampe ou un rideau qui feront très bien au futur domicile de madame.

Dans chaque Québécoise, il y a une mère de famille, zélée, prête à tous les sacrifices imaginables.

La plupart des étudiants de dernière année, à Québec, sont fiancés. Et pourquoi ne le seraient-ils pas ? Ce sont, à de rares exceptions près, des jeunes gens distingués, pouvant figurer avec honneur dans tous les salons. Il faut les voir, sur la terrasse, se promenant, la figure radieuse, au côté des Québécoises souriantes et paraissant jouir d'un bonheur sans mélange. Ils ne songent plus aux inquiétudes de ce bas monde.

Etre à Québec et aimer, n'est-ce pas se détacher de cette vallée de larmes ? Tout porte au romantisme dans la vieille capitale, où l'influence de la femme est partout en évidence.

Plus libérale et moins religieuse que sa compatriote de Québec, la Montréalaise joint à une certaine délicatesse parisienne une petite allure américaine qui, avec des habitudes semi-anglaises, en fait une Canadienne difficile à comprendre. C'est une bonne enfant, très pratique, ne se laissant pas blaguer par les illusions et animée d'un esprit d'indépendance qui tourne souvent à leur désavantage. Un peu

prétentieuse, elle sait qu'elle est fille de la métropole et se montre parfois hautaine pour celles que la Providence a fait naître sous d'autres cieux.

Elle n'aime qu'un jeune homme à la fois, et c'est ce qui la distingue de la Québécoise ; mais son amour est toujours violent, passionné, imprudent. Très honnête, très moderne, nerveuse, c'est plus qu'une femme forte, c'est une véritable tigresse. Heureux qui peut lui plaire ; malheur à ses ennemis !

On a souvent dit que les Québécoises sont plus belles que les Montréalaises. Je ne saurais me prononcer sur une question aussi délicate ; mais je puis dire qu'il y a moins de femmes laides dans la vieille cité de Champlain que dans la métropole, parce que la population féminine de Québec est moins grande que celle de Montréal. Pour la même raison, nous avons le plus grand nombre de jolies femmes.

Est-ce trop compromettant ?

* * L'événement le plus sérieux de la semaine a été la grande convention des institutrices, religieuses et laïques, au Mont Sainte-Marie. Près de cinq cents jeunes filles sont venues assister aux conférences pédagogiques données par de distingués professeurs. L'ouverture de ce congrès a fourni à l'honorable M. Boucher de la Bruyère, surintendant de l'instruction publique, l'occasion de prononcer un magnifique discours, dont je détache le passage suivant :

Vous avez à exercer, mesdemoiselles, un apostolat qui consiste dans un triple enseignement : l'amour de Dieu, l'amour de la famille, l'amour du pays. Cette devise : " Dieu, famille, patrie, " doit être la devise de l'école ; elle doit être la vôtre, et votre mission est de la buriner dans le cœur de vos élèves, afin que, dans le cours de leur existence, ils ne la perdent jamais de vue et qu'elle soit leur boussole dans les temps calmes comme au jour des tribulations.

Sa Grandeur Mgr Bruchési a été non moins éloquent et a adressé aux institutrices, au milieu de paternels conseils, le compliment que voici :

Ce n'est pas seulement de l'estime, de l'affection que nous avons pour vous, c'est du respect.

Le comte de Montalembert était un jour cité devant ses pairs, pour répondre à l'accusation d'avoir ouvert une école en contravention avec les lois. Déclinez vos titres, lui dit-on. Il répondit : " Charles, comte de Montalembert, pair de France, et maître d'école ! " Il s'en faisait gloire. C'étaient deux beaux titres, en effet, mais il me semble que le second était encore plus beau que le premier.

On ne sera jamais trop sympathique à ces zélatrices qui, pour la plupart, ruinent leur santé dans une profession ingrate et ne reçoivent en récompense que des avanies et un ridicule salaire.

Les journalistes qui, eux, sont tous grassement rémunérés, ont décidé de payer des appointements ministériels à l'institutrice qui aura la bonne fortune de diriger la nouvelle école de la Ferme-Neuve.

* * Le mot de la fin.

L'examineur. — Vous étiez employée dans une école élémentaire, l'an dernier, n'est-ce pas ?

L'aspirante-diplômée. — Oui, monsieur.

L'examineur. — Quelle matière vous avait-on confiée ?

L'aspirante-diplômée. — Je montrais ma langue.

Elle avait enseigné le français.

ARTHUR BEAUCHESNE.

UNE QUESTION DE CATÉCHISME

Au sortir de l'école, un jour, certain régent

Voit un petit lutin, à l'œil intelligent.

— " Dans quel endroit, dit-il, est le Bon Dieu ? cher ange. "

Si tu me réponds bien, je te donne une orange. "

— " Et moi, reprit l'enfant d'un air malicieux, "

Dites où Dieu n'est pas, je vous en donne deux. "

AU GRÉ DU VENT

GAZOUILLIS

Petit oiseau qui vole autour de ma fenêtre,
Oh ! permets à ma main de se rendre ton maître !
Ton plumage est si beau,
Qu'il fait rêver celui qui te voit, ô bel ange,
Savourer chaque jour un bonheur sans mélange,
Sans souci du tombeau.

Laisse-moi partager les secrets de ta vie :
Dis-moi comment on fait en dépit de l'envie
Pour être si charmant !
Pour chanter comme toi dis-moi ce qu'il faut faire,
De ton vol gracieux apprends-moi la manière,
Je serais si content !

Hélas ! je le vois bien, ma parole inutile
Ne trouve aucun écho dans ton cœur indocile,
Tu ne m'écoutes pas !
Ah ! je t'aime pourtant, petit oiseau volage,
De ma légèreté douce et vivante image :
Oh ! viens, descends plus bas !

Veux-tu, viens dans ma main, viens, tu seras mon frère,
Au moins d'une façon inconnue à la terre,
Qu'on ne soupçonne pas !
Je te consolerais quand tu seras en peine,
Et quand mon âme, à moi, de douleur sera pleine,
Ami, tu chanteras.

Viens, écoute ma voix. Ma parole sans charmes,
Peut bien, je le sais trop, te causer des alarmes :
Pourtant, assure-toi,
Si ma parole est rude, il n'en est pas de même
De mon cœur : ne crains rien, petit oiseau que j'aime,
Viens, descends jusqu'à moi.

Hélas ! tu t'es enfui, méprisant ma parole,
Ingrat !—Non, tu fais bien. Va sous le ciel bleu, vole,
Tu seras plus heureux.
Ah ! je te comprends bien, tu redoutes la cage,
Tu préfères l'air pur, les senteurs du bocage,
Et l'infini des cieux.

Ne te plains pas, mon cœur, il n'est pas infidèle :
Il aime à voler et sa chanson si belle
Ne peut l'être en prison :
Il lui faut le grand air, la liberté, la vie,
Pour lancer vers le ciel la touchante harmonie
De sa douce chanson.

A.-H. DE TRÉMAUDAN.

Kérane par Montmartre, Assa., T. N. O.

SILHOUETTE

Le nom de M. Uldéric Tremblay, —l'auteur de cet écrit—est connu d'un groupe d'amis et des journalistes. Le public l'a lu sans le connaître puisque les attachés aux journaux quotidiens signent rarement leurs œuvres. Je suis heureux d'introduire aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ ce jeune homme de talent qui a déjà vaillamment combattu, un peu partout, dans le domaine de la presse. Il débuta à la *Minerve*, en 1895 ; fonda, en janvier 1898, la *Défense* de Chicoutimi, qu'il rédigea jusqu'au mois de mars 1899, avec la collaboration distinguée de M. Amédée Denault, puis, la même année, il fut appelé à la rédaction du *Courrier de l'Ouest*, de Chicago, entra ensuite au *Journal*, dès sa fondation, puis à la *Patrie*, de février à mai 1901. Enfin, occupe actuellement une place à la rédaction du *Journal*. —ANTONIO.

Non, ce n'est point du dernier congrès féministe, ni de celui d'avant ; ce n'est pas non plus des prérogatives masculines ; ce n'est pas davantage de la récente guerre de Chine, ni même de la guerre d'Afrique, que j'ai à vous parler, fidèles lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ. Je laisse à d'autres le soin de vous entretenir de ces graves problèmes, et de les résoudre, si le cœur leur en dit. Pour moi, on m'a chargé d'une tâche beaucoup plus douce, plus agréable et plus délicate aussi—oh ! mais si délicate !... Je commence donc sans autre préambule, et je vous présente... Au fait, s'agit-il bien de vous présenter quelqu'un ? Qui de vous ne connaît pas Solange, la charmante chroniqueuse du *Journal*, autrefois la Fauvette du MONDE ILLUSTRÉ ? Tous, vous avez lu ses écrits, vous l'avez admirée, vous l'avez aimée. Car on aime Solange rien qu'à la lire ; on l'aime à cause de la noblesse et de l'élévation de sa pensée, à cause de l'agrément de son style, à cause aussi de la note de sincérité et de franchise qui se dégage de ses écrits. Peu de femmes, et non avis, ont mieux compris et mieux réalisé ce souhait de Joseph de Maistre, for-

mulé dans les *Soirées de Saint-Petersbourg* : " Que les femmes soient heureuses de la part qui leur est dévolue. Elles sont chargées de former l'homme à la foi, à l'espérance, à l'amour ".

La foi, l'espérance, l'amour ! Voilà bien ce qui borde de l'âme de Solange, voilà ce qui chante en elle avec des harmonies victorieuses. Son œuvre est un cantique où elle a mis toutes les ardeurs de sa piété, où elle a exalté les sublimes grandeurs de son culte. Et l'inspiration religieuse n'a point nui à son talent ; au contraire, elle lui a donné des ailes pour s'élever plus haut.

Toujours " heureuse de la part qui lui est dévolue," Solange est restée bien femme aussi, étrangère à l'ambition rénovatrice de celles de son sexe, qui, devenues plus ou moins *gens de lettres*, trouvent leur horizon trop étroit, leur sphère d'influence trop limitée, aspirant à partager le rôle social de l'homme au nom de je ne sais quels vagues principes de droit méconnu à la liberté, à l'émancipation, à l'indépendance.

Ce n'est là qu'une toquade destinée à faire des agglomérations d'incompréhensibles et d'éternelles mécontentations.

Je ne puis m'empêcher de féliciter Solange de n'avoir jamais donné dans ce travers. Qu'elle continue à enseigner que, pour la femme, le meilleur moyen de s'élever et de se maintenir en dignité, comme disait récemment M. Jules Lemaitre, n'est pas de faire l'homme ; c'est, au contraire, d'être très femme, non

l'idéal, la poésie, le rêve, choses du ciel que notre monde commercial a bannies, qui ont trouvé là une place bien chaude, un asile bien clos, où toutes les jeunes plantes littéraires sont cultivées avec soin, appelées à donner des fleurs et des fruits.

Oh ! les délicieux billets que Solange écrit à ses jeunes confidents ! On y sent battre le cœur d'une amie qui a beaucoup vu et beaucoup appris, et qui n'est restée étrangère à aucune délicatesse. J'en voudrais reproduire ici quelques-uns, mais l'espace me fait défaut. Je renvoie le lecteur au " Foyer " du *Journal*.

Voici que cette monographie touche à sa fin, et je n'ai encore rien dit du style de Solange. C'est peut-être aussi bien comme cela, et pour elle et pour moi : la critique purement littéraire n'est pas de ma compétence.

Je dois pourtant ajouter que Solange est poète, non seulement en prose, mais encore en poésie ; qu'elle a écrit des vers d'une belle envolée, exhalant une douce odeur d'encens et de mysticisme. On annonce même qu'elle en offrira bientôt un volume à ses fidèles lecteurs.

Mlle Marie Dumais (Solange), est née et a grandi sur les bords du Saint-Laurent, en ce beau pays de Trois-Pistoles, qu'elle a célébré dans des pages émues. A cet endroit, le grand fleuve est déjà presque une mer. Le golfe immense s'ouvre non loin de là, et après, c'est l'Océan.

Toute jeune encore, Solange à respiré l'acre parfum des brises maritimes, elle a appris à aimer cette belle et sauvage nature dont les flottantes visions n'ont cessé d'enchanter son souvenir, mystique qui lui a donné quelque chose de ses rêves et ce fonds de poésie qui fait le charme de ses écrits. Formée à l'école du malheur, par suite de la mort prématurée de son père, feu M. le notaire Dumais, elle n'a jamais perdu la sérénité d'humeur de ses premiers ans. Sa gaieté est restée inaltérable. On aime à l'entendre rire, de ce bon rire sympathique et perlé qui s'égrène en roulades comme un chant d'oiseau. Et même dans ses écrits, ce contentement, cette joie de vivre, qui sont l'indice d'une excellente santé morale, apparaissent pour donner à notre Solange une physionomie souriante et calme, qu'on placerait volontiers dans le ciel *abstracts des penseurs*.

LE MONDE ILLUSTRÉ a eu les prémices littéraires de Mlle Dumais, et ce n'est pas la moindre de ses gloires d'avoir fourni à plus d'un talent de cette trempe l'occasion de naître et de se développer.

Outre sa collaboration régulière au *Journal*, Mlle Dumais a encore publié plusieurs écrits fort appréciés dans différentes revues du Canada et de la France, où elle a séjourné quelque temps.

ULDÉRIC TREMBLAY.

La prochaine étude, sur Colombine.—Musette, (Mlle Eva Circé), sera de la plume de M. Louvigny de Montigny,—dont le nom seul rappelle un bon souvenir.—A. P...

L'IMPÉRATRICE FREDERIC

(Voir gravure)

La mère de Guillaume II a succombé à la longue maladie qui la minait, dans la soirée du 5 août. Les jours précédents, l'état de l'illustre malade s'était aggravé au point de motiver le départ précipité de l'Empereur, qui s'est rendu auprès de l'Impératrice douairière et a assisté à ses derniers moments. La veuve de Frédéric le Noble, en dépit de ses souffrances cruelles et de son extrême faiblesse, a conservé toute sa connaissance jusqu'au bout.

Tous les enfants de l'Impératrice, sauf le prince Henri, qui se trouvait à Cadix avec l'escadre allemande, se sont trouvés groupés au chevet de la mourante.

Première fille et premier enfant de la reine Victoria, l'Impératrice Frédéric était née au Palais de Buckingham, le 21 novembre 1840.



Photo Laprés & Lavergne

MILLE DUMAIS (SOLANGE)

par le caprice, la coquetterie et la sensualité, mais par l'acceptation totale des fonctions bienfaisantes de son sexe, par cette faculté de dévouement et ce don de consolation qui sont en elle ; de prendre très au sérieux son ministère féminin et d'en chérir les devoirs.

C'est bien là ce que Solange a voulu faire comprendre en faisant de sa page féminine—ne pas lire *féministe*—le foyer où une cordialité toute familiale est venu, dès le début, s'installer en permanence.

Nos grands journaux canadiens ne sont pas ce qu'il y a de moins positif, de plus éthéré. Essentiellement politiques et mercantiles par vocation et par nécessité, comme les journaux américains qu'ils sont forcés d'imiter, ils se trouvent livrés tout entiers au sens matériel et pratique, à la réclame souvent idiote, à l'information banale du fait divers visant à aiguïser ce qu'il y a de plus vulgaire dans la curiosité des foules plutôt qu'à inculquer au peuple des idées saines et de sérieuses connaissances. Pour un esprit cultivé, l'intérêt y fait presque totalement défaut. Il faut attendre l'édition du samedi pour trouver dans la variété des *matières à lire* un peu de ce qui convient à chacun. C'est dans cette édition privilégiée que se trouve la page réservée aux dames—qui est aussi la page des jeunes, parce que les plus intimes comme les plus discrètes confidences y sont accueillies, parce que de timides essais littéraires y obtiennent la grâce de voir le grand jour de la publicité, parce que les amoureux y peuvent librement roucouler leurs tendresses.

Tel est le " Foyer " du *Journal* : Solange y est dans son élément.

Auprès d'elle—oh ! tout près !—se sont blottis

UNE FLEUR DES BOIS

NARRATION HISTORIQUE

"Être du même pays, c'est respirer le même air... jouir des mêmes beaux jours... souffrir les mêmes douleurs..."

MME DE RIEUX.

I

Pendant la guerre franco-iroquoise, il se passa des drames, des événements, des aventures qui ont laissé leurs traces et qu'il est intéressant, et surtout instructif d'étudier à loisir.

Une relation nous apprend que, parmi les captifs qui furent emmenés du Canada aux États-Unis, se trouvait une jeune Algonquine, élevée parmi les Français, maîtres alors du Canada ; la fillette avait été baptisée dans la ville de Trois-Rivières. Faite prisonnière avec tous les siens, elle essayait leurs larmes et relevait leur courage. Son énergie virile, son intrépidité remarquable charmèrent le Grand Chef, elle conquiert le cœur de ce guerrier païen. Il l'épousa et la conduisit dans son wigwam de Gandawague, sur les bords de la rivière Mohawk.

Bien qu'au sein de l'idolâtrie, elle conserva la foi jusqu'à la mort. Elle eût de son mariage deux enfants ; un garçon qu'elle aimait tendrement et une petite fille qu'elle chérissait aussi de tout son cœur et qui s'appelait : Tegakwitha.

II

Tegawitha avait vu quatre fois les blés mûrir et dorer les champs de leurs blonds épis ; quatre fois la neige argenter la forêt de ses flocons diaphanes, quand la Divine Providence jugea bon de lui envoyer une première épreuve.

La petite vérole, qui ravageait le pays, lui enleva en peu de jours son père, sa mère et son petit frère ; elle-même fut atteinte du terrible fléau, mais elle en fut quitte pour une grande faiblesse visuelle. Le grand jour la fatigua tellement qu'elle fut forcée de vivre, pendant un certain laps de temps, dans une petite chambre obscure ; même, durant une partie de sa petite enfance, elle dut fuir la trop vive lumière du soleil. Peu à peu elle s'habitua à la solitude et fit ensuite par goût ce qu'elle avait d'abord fait par nécessité. Cette inclination pour la vie sédentaire, si opposée au penchant de la jeunesse indienne, fut surtout ce qui conserva, même dans le séjour de la vie libre des bois, l'innocence de mœurs de la pauvre orpheline. Elle grandit ainsi pendant longtemps, sous la tutelle d'un oncle et de tantes qui étaient, dit la chronique : l'"Oyander" et les "Stirps" de la bourgade iroquoise.

III

Les pauvres, alors, étaient plus misérables qu'aujourd'hui. Il n'y avait plus un coin de terre de la Nouvelle-France où l'on pût dormir en paix ; la guerre était partout. Et la guerre, c'est la désolation et la ruine ; c'est la démolition des solides constructions que les hommes bâtissent pour abriter leur famille et leurs bestiaux contre la tempête et le froid ; la guerre, c'est une marâtre, une voleuse qui vide les greniers et les bourses, jusqu'à ce qu'il ne reste rien, plus rien aux riches, pour les charités ; plus rien aux pauvres pour le pain quotidien. Or, la guerre des Iroquois, ces sauvages cruels, désolait notre pays.

L'an 1666, le roi de France, Louis XIV, voulut remédier à cet état de choses. Il confia au Marquis de Tracy, "son altier vice-roy", la mission d'établir l'ordre dans la colonie et de réduire les Iroquois. A cette fin, il lui donna le brillant régiment de Carignan. C'est ainsi que, le 9 janvier 1666, cette héroïque armée, composée de vaillants soldats français et de braves "habitants" ou hardis volontaires, sous le commandement de MM. de Courcelles et de Tracy, marcha, raquettes aux pieds, vers la vallée des Mohawks. Ils portèrent la guerre dans les bourgades iroquoises et brûlèrent trois villages agniez. Cette expédition répandit la terreur parmi tous les Indiens ; ils en vinrent à des propositions qu'on écouta et la paix se conclut à l'avantage des deux nations.

IV

La France, prévoyante et sage, choisit ce moment, qui paraissait favorable, pour envoyer des missionnaires aux Iroquois. On confia à ces missionnaires les présents que faisait le gouverneur, afin de leur faciliter l'entrée dans ce pays barbare. Ils y arrivèrent à une époque de l'année où ces peuples ont coutume de se livrer à des orgies ; personne ne se trouva en état de les recevoir. Ce contre-temps procura à la jeune Tagakwitha l'avantage de connaître ceux dont Dieu voulait se servir pour la conduire à une haute perfection.

Son oncle, non par amour, mais par politique ou par diplomatie, offrit de loger les religieux et de subvenir à leurs besoins. Tegakwitha fut chargée de les servir. Elle s'acquitta de sa tâche avec tant de modestie et de douceur, que les bons Pères en furent touchés et charmés. La jeune fille, de son côté, fut frappée des manières affables de ces saints Jésuites.

Elle assistait aux instructions religieuses et aux prières qui se faisaient dans la chapelle d'écorce et murmurait tout bas : Dieu des robes noires ! Dieu de ma mère ! "Ravennio" ! C'était le cri de son cœur pur et déjà chrétien en pensées et en désirs.

Soit timidité naturelle ou défense formelle de son oncle, peut-être à cause de ces deux raisons à la fois, elle n'osait s'ouvrir sur le dessein qu'elle avait d'embrasser la religion catholique. Cependant, l'occasion de déclarer ses sentiments se présenta au moment où elle s'y attendait le moins : une blessure qu'elle se fit au pied la retint au wigwam, tandis que la plupart des femmes allaient dans les champs faire la récolte du blé-d'Inde. Tagonhatsihongo, vieille sauvagesse chrétienne, qui l'aimait beaucoup, était restée pour avoir soin d'elle. Elles causaient toutes deux lorsque, soudain, une ombre passant devant la porte, attira l'attention de Tegakwitha.

Le Père de Lamberville faisait, ce jour-là, sa tournée pour instruire, à loisir, ceux qui devaient recevoir le baptême. Il ne songeait pas à entrer dans la maison du chef ; il était convaincu que cet Indien n'aimait pas la robe noire. Il croyait probablement la maison vide, car il savait son personnel industriel et pensait tout le monde aux champs. La voix de Tegonhatsihongo frappa son oreille ; il jeta un coup d'œil dans l'intérieur du wigwam et rencontra le regard anxieux de Tegakwitha. "Il fut poussé à entrer", dit l'antique manuscrit. Une inspiration soudaine, irrésistible, que la jeune Indienne appela plus tard : "l'esprit de sa mère" le saisit. Il entra, Tegakwitha, ne put retenir sa joie. En présence de sa vieille compagne, elle parla du désir qu'elle avait d'être baptisée. Elle s'expliqua aussi sur les obstacles qu'elle aurait à rencontrer dans la famille de son oncle. Ce premier entretien donna au Père de Lamberville, une haute idée de la fermeté d'âme de cette jeune sauvagesse. La vivacité de son esprit, la bonté de son caractère, son courage intrépide, sa suave candeur firent juger au missionnaire qu'elle ferait un jour de grands progrès dans la vertu. Il s'appliqua à l'instruire des vérités de la religion chrétienne. Tout l'hiver fut employé à son instruction, et elle se prépara au baptême avec une piété exemplaire.

V

Les cloches ne carillonnaient pas parce que il n'y en avait qu'une ! Une petite cloche, mais elle sonnait joyeusement !

Tin, tin !
Et l'écho redit au lointain :
Tin, tin !

La cloche d'argent nous appelle
Entrons dans la blanche chapelle :

Tin, tin !
Et l'écho redit au lointain :
Tin, tin !

Le soleil rayonnait dans la voûte d'azur, et les petits oiseaux accouraient se percher sur les érables d'alentour, pour chanter, à leur manière, l'Alleluia de Pâques. Car c'était le jour de Pâques de l'an 1666 ; et, Tegakwitha fut baptisée et appelée : Catherine. Catherine : nom favori des vierges du ciel qui proté-

gèrent, en toute occurrence, la vierge indienne de la Nouvelle-France.

Après avoir reçu le baptême, la jeune fille ne songea plus qu'à se rendre parfaitement fidèle aux engagements qu'elle venait de contracter. Ses prières, ses dévotions, ses pénitences furent réglées ; elle fut si docile à se conformer au plan de perfection qu'on lui avait tracé, qu'en peu de temps elle devint le modèle des jeunes filles de la contrée. Cette vertu extraordinaire qu'on ne pouvait s'empêcher d'admirer lui attirait des persécutions. Son oncle lui fit un reproche de son assiduité à la chapelle, les jours de fête et le dimanche ; il trouvait mauvais qu'elle s'abstint, ces jours-là, d'aller comme les autres travailler dans les champs. Elle fut accusée de mollesse, de fainéantise et d'ingratitude. On ne lui laissa rien à manger, afin de la contraindre par la faim à suivre ses tantes et ses cousines dans leurs travaux. Catherine supporta avec patience les reproches et les duretés ; elle aimait mieux se passer de nourriture, les jours consacrés au Seigneur, que de violer la loi qui ordonne de s'abstenir de tout travail et de sanctifier les fêtes par la prière et les exercices de piété. Elle résolut de tout endurer, et les persécutions, et les tribulations ne lui manquèrent point.

Chaque fois qu'elle allait à la chapelle, les gamins la poursuivaient à coups de pierre. S'enveloppant de sa couverture, elle se garantissait tant bien que mal ; pour se mettre à l'abri de leurs obsessions, elle fut souvent obligée de prendre des chemins détournés.

Un jour qu'elle se dirigeait vers la chapelle rustique, un sauvage l'arrêta brusquement sur la route ; ses yeux étincelaient de colère ; il leva son tomahawk au-dessus de sa tête, comme pour la scalper. Tegakwitha se contenta de baisser la tête, sans laisser paraître la moindre émotion. Cette intrépidité peu commune étonna tellement l'Indien qu'il prit aussitôt la fuite, comme s'il avait été lui-même épouvanté de l'atrocité du crime qu'il avait eu l'intention de commettre. Peut-être fuyait-il, effrayé par une puissance invisible.

VI

Lorsque Tegakwitha eût atteint sa dix-huitième année, son oncle jugea qu'il était temps de la marier. Il se trouvait intéressé à lui donner un époux, parce que selon la coutume du pays ; "le gibier que le mari tue à la chasse est au profit de la femme et de tous ceux de la famille". Il avait en vue un jeune chasseur indien de la vallée, qui, suivant lui, ferait un époux d'élite. La jeune sauvagesse avait des inclinations bien opposées aux desseins de ses parents : elle s'était éprise d'un grand amour pour la virginité, avant même d'en connaître l'excellence. Aussi, lorsqu'on lui proposa de l'établir, s'en excusa-t-elle, sous divers prétextes. Elle alléguait sa grande jeunesse et le peu d'inclination qu'elle avait pour le mariage. Alors, ce fut une guerre à outrance. On la traita en esclave, on interpréta malignement ses actions les plus innocentes ; on la taxa de stupidité ; enfin, on mit tout en œuvre pour éprouver sa constance. Tegakwitha souffrit tous ces mauvais traitements avec patience et sans rien perdre de sa douceur naturelle ; elle se prêta à tout ce qu'on exigea d'elle, avec une attention, une docilité, une grâce même qui paraissaient au-dessus de son âge et de ses forces. Ses tantes, vaincues par sa douceur, lui rendirent leurs bonnes grâces ; ils la laissèrent libre de prendre le parti qu'elle voudrait.

Elle continua donc sa vie ordinaire, comme si rien ne l'avait froissée. Elle rendait tous les services possibles à la maison. C'est elle qui pilait le blé-d'Inde, allait chercher l'eau au puits, bûchait ou fendait le bois de chauffage, faisait la "sagamité", ce qui est, parmi ces nations, l'emploi ordinaire des femmes. Le reste du temps elle confectionnait de jolis ouvrages de fantaisie pour lesquels elle avait une adresse remarquable. Elle brodait en perles des peaux de caribou et de porc-épic et en façonnait des mocassins. Elle tressait de jolies corbeilles, qu'elle peignait avec un goût exquis. Elle brodait des ceintures et des colliers en "wampum" ; enfin, elle travaillait toujours, en travaillant elle pensait au ciel.



A. Nault



M. Brunelle



J. St-Germain



S. Carreau



F. A. Boisseau



M. Morin

Dans son langage naïf et imagé, elle disait :
 " Le ciel, qu'il doit être beau puisqu'il a un tapis de nuages ! Les nuages sont plus moelleux que les mousses veloutées, plus soyeux que les mignons brins d'herbe ; les étoiles sont plus brillantes que les lucioles du crépuscule, plus captivantes que les fleurs odorantes de ton jardin, ma vieille amie... les étoiles, je les aime ces roses lointaines de la voute azurée, ces roses d'or qui là-haut croissent sans épines ! —Tegonhatsihongo, que nous serons bien au ciel avec les anges aux blanches ailes et la Reine des Vierges ! C'est là qu'est ma mère, n'est-ce pas ?"

Et, Tegonhatsihongo, la vieille Indienne, embrassait la pauvre orpheline, en pleurant de bonheur.

SOLANGE.

La fin au prochain numéro

LA LÉGENDE DE COLOMBETTE

Il y avait une fois une pauvre femme qu'on appelait Colombette ; on appelait son mari Jean le Grognon.

Un jour que, suivant sa coutume, Colombette allait mendiant, de chaumière en chaumière, un morceau de pain pour l'amour de Dieu, elle vit par terre un petit grain de blé qui brillait comme un grain d'or. Elle le ramassa, car elle était économe ; puis, faisant un grand signe de croix, elle le planta devant sa cabane.

Le grain de blé sortit de terre et la pauvre Colombette l'arrosa de plus en plus ; il monta, monta toujours, il monta si bien que l'épi alla se former sur le seuil même du paradis.

—Colombette, lui dit un matin son mari, si j'étais toi, je me servirais de notre beau blé comme d'une échelle, pour monter là-haut et voir si l'épi est bien venu ; et puis, je demanderais à ton Dieu qu'il nous envoie du pain tendre, car le pain que tu rapportes est bien dur.

Colombette monta doucement, comme une fourmi. Quand elle vit le bon Dieu :

—Seigneur Dieu, lui dit-elle, votre servante ! Je suis Colombette, vous le savez. Mon mari trouve trop dur le pain que je lui porte ; je viens vous prier de lui envoyer du pain tendre.

—Colombette, lui répondit le bon Dieu, vous aurez du pain tendre tant que vous aurez faim.

—Grand merci ! dit la pauvre femme : votre servante !

Et elle descendit pour venir annoncer à son mari : tant qu'ils auraient faim ils auraient du pain tendre.

Et ils mangèrent du pain tendre avec beaucoup d'appétit.

Quelques jours après :

—Colombette, dit Jean-le-Grognon, si j'étais toi, j'irais lui demander, qu'avec ce beau pain blanc si tendre, nous ayons un peu de viande pour mettre pot au feu, le dimanche.

manderais un peu plus de viande, avec une paire de perdreaux, dimanches et fêtes.

Cette fois, Colombette n'osait pas monter. Elle donnait ses raisons, la pauvre femme : elle était fatiguée, fatiguée comme il n'est pas possible !... Et d'ailleurs, elle était devenue un peu timide.

Mais le mari grogna si fort que la pauvrette obéit et remonta doucement.

Le bon Dieu, toujours bon au possible, lui accorda en souriant tout ce qu'elle demandait.

Enfin, il fallut que Colombette allât, de nouveau, fatiguer le bon Dieu, car son grognon de mari,—le brutal !—avait pris un bâton...

La tête penchée, tremblante comme une feuille, elle demanda au bon Dieu, comme son mari lui avait dit, que la cabane devint un palais, avec tout ce qu'il y faut, dedans et dehors.

Le souverain Maître, alors :

—Ecoute, Colombette, lui dit-il, il faut pourtant être raisonnable ; descends tout doucement et prends garde de ne pas tomber. Tu diras à ton mari qu'il m'ennuie.

Colombette, en descendant tout doucement, pleurait à chaudes larmes.

Le beau blé, si grand, ne fut bientôt qu'un fêtu de paille.

Quand ma pauvre grand-mère nous contait le " miracle de Colombette " ajoute " l'Armana Provençau ", elle nous disait qu'elle avait vu, étant enfant, la cabane de Jean le Grognon, et que, quand le vent soufflait, les enfants y allaient et distinguaient clairement un grognement dans le bruit que faisait le vent qui soufflait.

La " Légende " de Colombette est, dirons-nous, " l'histoire " de tout le monde. Le bon Dieu a beau donner, donner encore, donner toujours comme il le fait, nous ne sommes jamais contents, il nous faut toujours davantage et mieux, comme à Jean le Grognon. Et, avec cela, oubli complet de sa bonté et de ses dons, pas un sentiment de reconnaissance à son égard : au contraire, révoltes et injures contre lui. Écoutons notre Colombette, c'est-à-dire notre " conscience, " qui nous dit et nous montre que ce n'est pas bien.

ARTHUR LOTH.



L.-P. Bazinet

Et la brave femme grimpa de nouveau.

Vous aurez de la viande tant qu'il vous en faudra pour mettre le pot au feu, le dimanche, lui répondit le bon Dieu.

Ce qui arriva, en effet.

Colombette était contente et rendit grâce à Dieu, et son mari, le dimanche, n'était pas si grognon.

Un autre matin.

—Colombette ! lui dit-il encore, si j'étais toi, je monterais pour voir si ton blé a mûri. Et puis, je de-



E. Chabot



F. Borduas



J.-C. Desautels

" DORS "

Va ! pauvre mort glacé, repose sous la terre !
Dédaigne de lever la pierre du tombeau
A tout regard humain ferme bien ta paupière,
Et fais taire ta voix sous ton dernier manteau.

Quand tu voudrais parler, nul ne saurait entendre,
Et nul n'écouterait, quand tu voudrais gémir !
Est-il un cœur ami qui respecte ta cendre
Est-il une âme encor qui garde un souvenir.

Sur cette terre, hélas ! où tout passe et s'envole,
La mémoire des morts bientôt s'évanouit.
Ainsi que dans le ciel un nuage frivole,
Ainsi qu'un lourd caillou que la vague enfouit !

Québec, 1901.

SIR HANNOU.

NOTES D'ART

Avec la saison d'automne recommence la grande question des théâtres et concerts. Le critique aiguise ses crayons, prend ses tablettes et s'en va par la ville voir ce qui se passe dans nos différents lieux d'amusements.

L'été a été, comme toujours, d'un calme plat, le National, le Français (?) et le Proctor's ont fait leur grand possible pour attirer le public, mais celui-ci s'est fait légèrement tirer l'oreille.

Il est incontestable qu'il faut rudement avoir de la bonne volonté, pour aller se fourrer dans une salle de théâtre, avec une température de 95° à l'ombre. Aussi, ai-je entendu plusieurs directeurs de théâtres dire : " J'aime mieux voir les autres dans la salle que moi-même."

Le théâtre National Français a beaucoup perdu par la mort de Mlle Bérangère. La gracieuse et mignonne artiste laisse un vide qu'il sera bien difficile de combler. Aussi, fait-il plaisir de constater combien l'administration et les artistes de ce théâtre ont su témoigner à la défunte une sympathie aussi générale que spontanée. La famille de M. Roulland peut être fière en constatant les regrets que laissés derrière elle Mlle Bérangère.

* *

M. Harmant, avec une troupe d'artistes choisis, vient d'ouvrir un nouveau théâtre français, le Palais Royal. Si cette scène tient la promesse qu'elle nous a faite, de rester dans la sphère purement française et suivre le grand répertoire de comédie parisienne, nous sommes persuadés que le succès de cette entreprise est assuré. Depuis longtemps, Montréal avait besoin d'une scène de ce genre, et M. Harmant semble avoir frappé juste.

* *

M. Darcy nous annonce l'ouverture très prochaine de la Gaité, avec une troupe d'opéra comique et d'opérettes. Le succès obtenu, l'année passée, fait prévoir une saison des plus attrayantes.

* *

Mme Nozière, mère de la regrettée Bérangère, fera sa rentrée au National, dans le rôle de la comtesse de Bussière, dans *Marie-Jeanne*. La sympathique artiste ne manquera pas de remporter un grand succès. Comme on le sait, Mme Nozière est une artiste aux tempérament vrai et qui ressent réellement ce qu'elle joue.

* *

Le Théâtre Français continue toujours à jouer en anglais. Il est épatant que nos cousins de langue britannique ne puissent trouver dans leur idiôme un nom pour nommer leur théâtre. Il est absolument inconvenant, je dirai même scandaleux, que le théâtre Français de Montréal serve aux élucubrations dramatiques anglo-américaines. Le scandale sera puni, dit le prophète ; or j'ai bien peur que MM. Sparrow et Walker aient fort à faire, dans la vallée de Josaphat.

* *

M. Joseph Saucier, le baryton bien connu, fait ses préparatifs pour partir en Europe. Il compte séjour-

ner deux ou trois ans dans les grands centres européens et y puiser tous les secrets de son art.

Bravo et bonne chance !

Mlle Béatrice LaPalme est revenue passer quelques semaines au Canada. Mlle LaPalme retournera prochainement à Paris.

* *

Comme par le passé, LE MONDE ILLUSTRÉ donnera, chaque semaine un compte-rendu de ce qui se passe dans notre monde artistique. Il reproduira les portraits de nos principaux artistes et donnera, sous la rubrique de : *Vie d'Artistes*, une étude de leur vie.

JEHAN D'ARDENNE.

FEU LE R.P. GAGNON

Le R.P. Gagnon, O.M.I., est mort, presque subitement, le 12 août courant, à Lowell, Mass., où il était recteur de l'église Saint Jean-Baptiste, et où il laisse des regrets universels.

Le Père Gagnon naquit à l'Assomption, en 1860 et il fut le premier novice de la province des Etats-Unis, en 1884, date à laquelle il fit ses vœux. En 1890, il recevait le sacrement de l'Ordre, des mains de Monseigneur Duhamel, à l'Université d'Ottawa. Il fut



ensuite envoyé à Buffalo, où il devint économiste de la maison de l'Ordre, puis curé à North Billerica, jusqu'à ce qu'il fut appelé à la charge de directeur de l'église Saint Jean-Baptiste, de Lowell, charge qu'il occupait depuis quatre ans.

Dans la personne du R.P. Gagnon, l'Eglise perd un fils dévoué et distingué ; l'Ordre des Oblats, un prêtre laborieux et charitable et tous les Canadiens de Lowell garderont longtemps le souvenir précieux de ses éminentes qualités.

PETITE POSTE EN FAMILLE

Mme Ad. F., Montréal.—Reçu. Merci. Vous avez de l'envol et beaucoup de cœur. Sujet beau et sympathique. Par malheur, le français et le style de votre article ne permettent pas d'en suivre le développement. Et pourquoi, madame, cette fréquente répétition de mots anglais ? Ce serait trop long de faire, ici, ou par lettre, les remarques nécessaires. Pouvez-vous m'indiquer un autre moyen ?

Mlle Marie Antoinette., Chambly.—Article paraîtra. Merci. Avez du naturel, style assez élégant, des pensées délicates. Continuez. Serai heureux d'applaudir plus tard à vos travaux sérieux, moi le premier à vous mettre sous l'œil du public.

Mlle Berthe, Holyoke.—A 16 ans, lire Musset ! Que diable allez-vous faire dans cette galère ? Vous y perdrez et du meilleur de votre âme. Je suis d'avis que ce poète est un des plus grands chez les Français, mais je pense aussi qu'il est un des plus dangereux. Une pensée immorale n'est jamais belle ni grande—n'im-

porte le style et la manière de l'auteur qui vous la présente. Ecrirai.

Mlle Régina, Trois-Rivières.—Assurément, je lirai l'article promis, si je le reçois. Ne craignez pas, nous savons que la femme est fleur et ne voulons en rien la froisser. Revenez vite.

Mlle C. L., Montréal.—Les chroniqueuses de nos "quotidiens" répondront aimablement à votre demande : ce n'est pas de notre compétence, ces sujets-là. Au revoir, gracieuse correspondante.

M. Luv., Plessisville.—Paraîtra. Revoyez la règle des participes, aussi celle de la ponctuation. Soignez bien votre style. Merci. Au revoir.

M. O. D., Québec.—Remerciements pour poésie. Va paraître. Avez du talent ; néanmoins, le travail est encore nécessaire—il est nécessaire à tous, partout, toujours. Votre façon obligeante de recevoir les conseils bien intentionnés indique de l'intelligence. Vous avez là un grand moyen de succès. Verniolles, Chantrel, l'auteur des "Paillettes d'or"—et autres—ont fait de bons traités de prosodie française. Celui de Quitard est le meilleur que je connaisse. Courage, cher ami, et travaillez hardiment. Au revoir.

M. O. B., Montréal.—Si vous ne voulez pas prendre en bonne part les remarques qu'on vous fait dans votre intérêt et celui de notre journal, il me semble qu'il y a une chose bien simple à faire... Considérez donc, plutôt, qu'il ne faut jamais haïr une souffrance qui peut rendre meilleur.—ANTONIO.

LES VÉTÉRANS FRANÇAIS

(Voir gravures)

La section canadienne des Vétérans de terre et de mer, de France, a célébré solennellement sa fête annuelle, dimanche le 18 août. Le MONDE ILLUSTRÉ est heureux de consacrer le souvenir de cette joyeuse célébration par une couple d'illustrations, dont le cliché pour l'une, nous a été gracieusement fourni par nos confrères de la Presse, tandis que le sujet de l'autre—groupe des Vétérans—est dû à notre propre artiste, M. J.-A. Dumas.

C'est sa troisième fête annuelle que donnait ainsi, dimanche le 18 août, au Parc Riverside, la 131^e section—celle du Canada—de la Société des armées de terre et de mer—1870-71.

Le produit de ces fêtes est consacré au soulagement des anciens soldats et marins français venant au Canada, et se trouvant dans des circonstances difficiles.

M. A.-A. MASSÉ

Nous devons à la gracieuseté de M. A.-A. Massé, président du club Bernier, de Montréal, et dont nous donnons aujourd'hui le portrait, les illustrations nombreuses et variées que nous reproduisons, dans ce numéro, de la ville de Saint-Hyacinthe.



Photo Brulé

M. Massé est avantageusement connu du public annonceur, et c'est grâce à son activité et à son dévouement, si les fêtes de Saint-Hyacinthe ont obtenu un



SAINT-HYACINTHE : M. J.-N. Nault, régistrateur



SAINT-HYACINTHE : M. A. Chenette, chef de police

beau résultat. Grâce aussi à son énergie et à la tenacité qui le caractérisent dans toutes les entreprises auxquelles il apporte son concours, le club Bernier, de quinze membres qu'il comptait, il y a un an, en compte aujourd'hui quatre cents. Il possède une bibliothèque qui, bien que récemment fondée, contient sept cents volumes, un bureau de poste, le téléphone et des appareils télégraphiques ont été installés dans la salle du club.

UNE PARTIE DE PÊCHE D'ALEXANDRE III

En face de Viborg, l'ancienne capitale de Finlande, la mer Baltique, s'insinuant partout dans les terres découpées, forme des lacs en miniature, des canaux, des golfes, des groupes d'îles, — le tout d'un aspect enchanteur. — Les forêts de sapins s'avancent jusqu'à l'extrême limite des eaux qui baignent les racines d'arbres séculaires.

Au fond d'une crique entourée de rochers de granit rose, s'élève le joli village de Saint-Johannis, propre comme tous les hameaux finlandais, et, en partie, composé de villas rustiques, où des bourgeois de Pétersbourg viennent en villégiature pendant l'été. Les amateurs de pêche à la ligne connaissent bien cette station, où l'eau de mer est si peu salée que certaines espèces de poissons d'eau douce y prospèrent merveilleusement.

Or, par une belle matinée de juin 1890, deux amateurs, vêtus chacun d'une capote militaire sans galons, se livraient au paisible sport de la pêche à la ligne, dans un bateau amarré à peu de distance de la maison du garde forestier. Le plus grand, dont le visage empreint de douceur et de fierté était encadré par une barbe châtain, légèrement semée de fils d'argent, s'adressant à son compagnon :

— Olsoufieff, les perches que nous prenons n'ont rien d'extraordinaire ; pas une seule ne pèse une livre, je pense.

— Sire, on m'avait pourtant assuré que le poisson de cette baie est de grosseur exceptionnelle.

Les deux personnages que nous présentons au lecteur sous la capote de simple soldats ne sont autres que Sa Majesté Alexandre III, autocrate de toutes les Russies, et son premier aide de camp, le général comte Olsoufieff. Comme les deux pêcheurs échangeaient ces paroles, une voix se fit entendre du rivage :

— Hé ! messieurs, changez vos amorces... essayez un peu de celles-ci.

Et un homme d'une cinquantaine d'années, fort et

trapu, fit son apparition sur le bord de l'eau, en étendant le bras.

Après s'être consultés un instant, le tsar et son compagnon s'approchèrent du rivage.

— Qui es-tu ? dit le souverain.

— Johan Raid, garde forestier. Vous, vous êtes des officiers ; malgré vos capotes grises, j'ai pensé ça.

— Et tes amorces sont meilleures que les nôtres ?

— Oui ! seigneur officier, pour la grosse perche il n'y en a pas de pareilles.

Et le garde montra, dans le creux de sa main, des vers rouges bruns, poilus comme certaines chenilles.

— Ces vers ajouta-t-il, se trouvent sous les grosses pierres au bord de l'eau. Je ne pêche qu'avec ça et je prends ce que je veux.

— Soit, dit le tsar, monte dans le bateau, nous allons voir si tu te moques de nous.

L'homme avait dit vrai ; un quart d'heure s'était à peine écoulé que cinq gros poissons de deux à trois livres étaient tirés à bord. Alexandre III, pêcheur émérite, jubilait :

— Olsoufieff, dit-il, nous allons en manger un de suite...

Puis, s'adressant à Raid :

— Tu peux nous le faire cuire ?

— Oui, Excellence, et frit dans l'huile de faine, vous verrez que c'est bon.

— Tu dis l'huile de...

L'huile de faine, le petit fruit du hêtre ; c'est fin, fin, fin.

Une demi-heure après, l'empereur et son aide de camp faisaient honneur à la plus grosse perche, rôtie à point et légèrement baignée dans l'huile en question. Du beurre tout frais et du pain noir complétaient le menu arrosé de petite bière.

Le souverain, qui était réputé non seulement pour sa force physique exceptionnelle, mais aussi pour son brillant appétit, fit honneur au repas improvisé. Celui-ci était servi par une jeune fille de dix-huit ans, dont la fraîcheur de jeunesse compensait les traits un peu irréguliers. Du reste, sa figure, éclairée par des yeux bleus comme la mer du golfe et auréolée par des cheveux couleur d'épi mûr, attirait les regards.

— Pourquoi paraît-elle si triste ? demanda Alexandre III au forestier.

— Son fiancé, le charpentier Morjl, va partir pour être soldat. Douze ans... c'est long ! Notre grand-duc les prend pour trop longtemps, nos enfants.

— Oui, mais il vous en prend si peu ! dit en souriant le souverain.

— C'est trop.

— Où est-il ce Morjl ?

— Dans la maison voisine.

— Va le chercher.

Bientôt un gros garçon finnois, les yeux gris bleu écarquillés, apparut en tournant son bonnet dans les mains. Après l'avoir regardé un instant, le prince lui dit :

— C'est toi le fiancé de cette petite ?

— Oui c'est moi.

— Embrasse-la donc et dis-lui que tu resteras avec elle.

Puis se tournant vers son compagnon :

— Comte Olsoufieff, demandez du papier et écrivez une dispense de service.

— Seigneur Jésus ! Qui êtes-vous ? s'écria Raid, en joignant les mains.

Le tsar répondit, en souriant dans sa barbe blonde :

— A Viborg, je suis le grand-duc de Finlande ; à Pétersbourg, l'empereur de toutes les Russies.

HENRI RENOU.

CONSEILS PRATIQUES

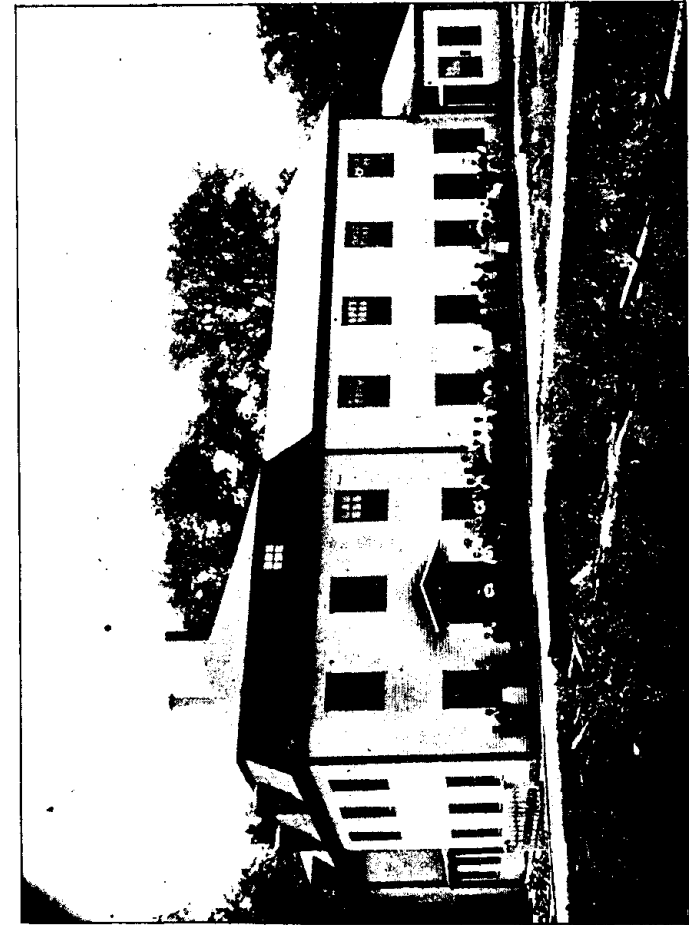
Moyen de guérir une brûlure. — On recommande l'application du whisky en esprit sur une brûlure, principalement à l'égard des enfants qui ne peuvent supporter plus longtemps la douleur d'une brûlure. Il faut y appliquer l'alcool pendant une heure ou deux, car le mal se fait aussitôt sentir lorsque le whisky en esprit a séché.

Moyen pour arrêter le saignement de nez. — En Allemagne, on emploie, dans certaines contrées, un singulier moyen pour arrêter le saignement de nez.

Voici la recette : Vous prenez un petit bout de papier sans colle, papier buvard ou papier à cigarette que vous appliquez sur le milieu de la langue, et vous retenez votre haleine, en restant debout et très-droit. L'hémorragie s'arrêtera comme par enchantement.

Boisson pour malades. — Tout le monde connaît la préparation de la limonade, de l'orangeade et des grogs ; mais, pour les pauvres malades altérés par la fièvre, il faut varier ces boissons, le plus possible, afin de mieux étancher leur soif.

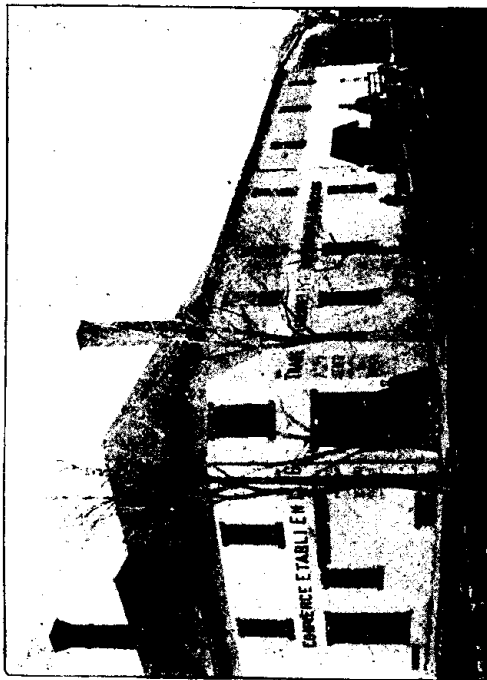
Prendre deux ou trois pommes ; les couper en morceaux sans les peler et les faire bouillir un quart d'heure environ dans un litre d'eau ; passer dans une passoire, laisser la température de cette boisson s'abaisser à celle de la chambre du malade et la lui donner sans la sucrer.



L'usine des MM. Casavant, Facteurs d'orgues



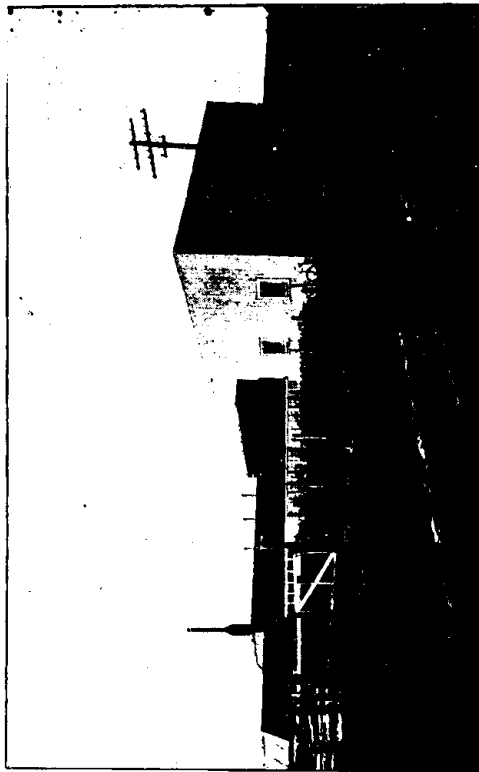
Duclos & Payan, Tanneurs



Meldrum & Duclos



Manufacture de portes et chassis, de L.-P. Morin



Ferme de Saint-Hyacinthe, pour l'élevage des volailles

A TRAVERS LE CANADA : SAINT-HYACINTHE INDUSTRIEL

O
ses
ratt
un
vals
C
don
M
Ver
éba
en
dan
hau
pie
s'ét
cen
V
que
L
qua
int
ble
fen
me
int
inu
me
en
M
ser
cal
qu
dar
gu
L
Br
le
qu
un
La
co
de
vo



Les membres du bureau de direction



LA FETE DES VETERANS FRANÇAIS, DE MONTREAL, AU PARC RIVERSIDE.—UN GROUPE DES VETERANS

Photo J.-A. Dumas, 112, rue Vitré

NOTES ET FAITS

On a fêté le 27 juillet, à la cour pontificale, la journée dans laquelle Léon XIII a dépassé le long pontificat de Pie VII, qui régna 23 ans 5 mois et 14 jours. L'état de santé du pape permet d'espérer qu'il atteindra au moins les 25 années du pontificat de saint Pierre.

Le général Gilletta vient d'inventer à Rome un télégraphe acoustique, au moyen duquel on peut établir l'endroit exact d'où partent les détonations des pièces d'artillerie faisant usage de la poudre sans fumée et dont l'emplacement est, par conséquent, caché aux yeux de l'observateur.

C'est ainsi que chaque invention est toujours détrônée par une nouvelle.

Celui qui inventa la poudre sans fumée crut avoir trouvé le Pérou et singulièrement facilité aux hommes le moyen de s'entretuer. Mais voilà que le télégraphe acoustique fait perdre à la poudre sans fumée tout son prestige !

La population féminine, le beau sexe comme l'on dit, dans le Maine, constitue 49.5% de la population totale de l'Etat et 51.3% dans le Massachusetts.

Le bureau du recensement vient d'émettre des chiffres à ce sujet. Nous les empruntons pour l'information de nos lecteurs :

Maine.—Hommes, 350,995 ; femmes, 343,471 ; nés dans le pays, 601,136 ; nés à l'étranger, 93,380 ; blancs, 692,229 ; couleurs, 2,240 ; renfermant 1,319 nègres, 119 Chinois, 4 Japonais et 798 Indiens.

Massachusetts.—Hommes, 1,367,474 ; femmes, 1,437,872 ; nés dans le pays, 1,959,022 ; à l'étranger, 846,324 ; blancs, 2,769,764 ; couleurs, 35,582, renfermant 31,974 nègres, 2,963 Chinois, 53 Japonais et 587 Indiens.

Déjà au XVIIIe siècle, les journalistes ne dédaignaient pas de commettre quelques erreurs assez comiques.

A la suite d'un voyage d'exploration dans les glaces où des astronomes, sous les ordres de Maupertuis, désiraient s'assurer de la platitude de la terre du pôle nord, l'abbé des Fontaines s'empressa de célébrer ce coûteux déplacement en une épître prodigue d'éloges, et qui, entre autres vers, renfermait l'hexamètre suivant :

Revole, Maupertuis, de ces rives glacées...

Un journaliste s'empressa d'écrire, à ce sujet : Aux côtés de M. Maupertuis, nous n'aurions garde d'oublier un des savants les plus illustres, M. Revole...

Bien que le latin soit parlé à peu près sous toutes les latitudes, il n'est point encore la langue vraiment universelle. Ce qui ferait douter qu'une langue universelle puisse jamais exister !

Un sténographe fait entendre à ce sujet des doctances bien curieuses.

Le malheureux doit se livrer à une incroyable gymnastique auriculaire pour percevoir les discours en latin que prononcent à Rome les évêques étrangers. Le prélat irlandais, le prélat français, le monsignor italien parlent la même langue, mais leurs prononciations diffèrent tellement que le latin de l'un n'est pas le latin de l'autre.

Un comité va probablement être formé, en vue d'établir une prononciation universelle et uniforme.

Que pourra ce comité contre les lois multiples de la prononciation ?

L'expression "plus d'affaires que le légat," s'emploie souvent en parlant d'un homme qui est surchargé d'une quantité de besognes diverses. Elle a une brigue historique et date du règne de François Ier. Le chancelier Duprat, cardinal, légat du Pape, et que l'on appelait familièrement le Légat, avait à s'occuper à la fois : de défendre l'Université de Paris contre les réglemens que le roi voulait imposer à

celle-ci, qui prétendait ne les pouvoir supporter : de surveiller la propagande protestante et s'efforcer de l'entraver ; d'abolir la vénalité des charges judiciaires ; de régler les questions diplomatiques et financières soulevées par la captivité de François Ier, la détention du pape Clément VIII et le sac de Rome par Charles de Bourbon ; d'augmenter les impôts sans donner au peuple trop de sujets de plaintes,—et d'une quantité d'autres tâches aussi épineuses, aussi délicates. Il semblait donc impossible qu'un homme pût avoir plus d'affaires que le Légat, d'où le dicton.

Dans une des plus belles villes du féérique Orient celle qu'il pourra plaire au lecteur de choisir, un voyageur français arrosait les fleurs dont il avait fait orner sa fenêtre. Comme il se livrait à cette paisible occupation, il entendit soudain des vociférations qu'il jugea menaçantes... car il battit en retraite et disparut de son balcon. Sans le vouloir, il avait inondé d'une potée d'eau fraîche le turban d'un honnête arabe qui disait ses prières dans l'ombre de la maison. Dérangé dans ses exercices pieux, le bon musulman avait commencé par se mettre en colère. Mais se ravisant, il vint vers le milieu de la rue, et, fouillant du regard le balcon, il prononça ces paroles étranges et charmantes :

"Si tu es un vieillard, je te méprise ; si tu es une vieille femme, je te pardonne ; si tu es un jeune homme, je te défie ; si tu es une jeune et belle fille, je te remercie."

Le Français ne voulut sans doute pas priver sa victime de l'agrément de cette dernière hypothèse, car il ne lui répondit pas.

On signale de New-York un fait bizarre—quand i ne se passera plus de faits bizarres à New-York !... Le révérend D. Hirst, de la première église méthodiste d'Omaha, vient d'interdire les chapeaux de femmes à l'église "parce que, dit-il, c'est trop voyant et trop mondain."

Les chapeaux à grandes plumes et à volumineux rubans présentent, au théâtre, un sérieux inconvénient ; celui d'empêcher le voisin de voir ce qui se passe sur la scène. Or, à l'église cet inconvénient est beaucoup moindre, étant donné que les fidèles doivent rester plongés dans leurs méditations et ne rien regarder autour d'eux. Par conséquent, les chapeaux, aussi grands soient-ils, ne peuvent gêner personne. Et alors...

"Oui, mais répond le révérend D. Hirst, les chapeaux aux couleurs voyantes donnent des distractions ; supprimez-les donc, mesdames."

Si les femmes doivent maintenant supprimer tout ce qui peut donner des distractions au voisin, que porteront-elles ?

Voulez-vous savoir combien vous avez de chances, sur cent, de mourir... vieux ?

On a souvent dit que longévité et profession avaient entre elles des relations certaines, bien que souvent mystérieuses. On a cru remarquer, par exemples, que les astronomes et les chimistes avaient plus de chances que bien d'autres d'enlever à Mathusalem son précieux record. Mais voici à ce propos les résultats d'une curieuse statistique établie aux Etats-Unis par les soins d'une Société physiologique de New-York.

Les pasteurs protestants n'ont que cinq chances sur cent (exactement 5.4) de mourir entre vingt-cinq et quarante-cinq ans ; pour les prêtres catholiques, cette proportion s'élève brusquement à 9.7. La mortalité parmi ceux-ci est donc beaucoup plus grande que parmi les premiers.

Les personnes qui ont le plus de chances de mourir entre vingt-cinq et soixante-cinq ans, sont les servantes ; après elles, viennent successivement les pasteurs, les avocats, les domestiques mâles, les médecins et les journalistes.

Car il paraît que les journalistes meurent comme les autres, même aux Etats-Unis.

L'huile de serpents est très employée aux Etats-

Unis, comme remède contre les rhumatismes et les névralgies. Mais elle a deux défauts. D'abord elle coûte cher.—25 à 30 dollars l'once (125 à 150 fr.) ; ensuite, elle est corrosive, lorsqu'on l'applique à l'état pur sur la peau, elle détermine une grave inflammation ; aussi la mélange-t-on à divers baumes.

Jusqu'à présent, c'est surtout dans l'Etat de Connecticut que l'on a produit cette huile ; mais la région tend à se dépeupler de serpents. Les chasseurs spéciaux commencent à essaimer de droite et de gauche pour pouvoir continuer leur métier, très dangereux, mais très lucratif. Ce sont pour la plupart des nègres. Et voilà qu'un industriel vient d'avoir l'idée surprenante de fonder un établissement pour l'élevage des serpents de l'espèce voulue : des serpents à sonnettes, ou crotales.

Le chasseur de crotales est armé d'une longue perche, terminée par une sorte de rasoir pointu. Avec la pointe il excite le serpent, et avec la lame il lui tranche la tête, dès que l'animal se dresse furieux devant lui. Puis il lui ouvre le ventre pour prendre les œufs. On fait cuire ceux-ci dans l'eau, assez longtemps. La matière huileuse vient à la surface ; on la recueille, on la distille pour qu'il n'y reste pas une molécule d'eau, et on la filtre à travers une toile fine.

Un chasseur excitait un jour son chien à la poursuite d'un lièvre, qu'il venait de blesser d'un coup de feu.

—Prends ! prends ! lui criait-il.

Et le chien se mit à courir de toutes ses forces. Il poursuivit le lièvre bien loin dans les champs. L'atteignit et le saisit avec les dents. Le chasseur accourut aussitôt, prit le lièvre par les oreilles et dit au chien :

—Lâche ! lâche !

Au même instant le chien lâcha prise, et le chasseur mit le lièvre dans sa carnassière.

Plusieurs villageois avaient vu ce qui s'était passé. Un vieux métayer leur dit :

—Ce chien de chasse est une image bien vraie de l'avare : "Prends ! prends ! et l'avare obéit et court de toutes ses forces à la poursuite des biens terrestres. Puis enfin vient la mort qui lui dit : "Lâche ! lâche !" et le pauvre homme est forcé de laisser après soi, sans en avoir joui, les richesses qu'il a amassées avec tant de peine.

A quoi sert d'amasser des richesses sans nombre
Et des trésors qu'on a de la peine à compter ?
Car on ne peut rien emporter
Avec soi dans la nuit du tombeau sombre.

Les paysans de la Bucovine ont trouvé un moyen pour faire cesser les trop longues sécheresses dont leurs champs pourraient pâtir. Ils déterrent dans un cimetière le premier cadavre venu et, au coup de minuit sonnant, le précipitent dans la rivière.

Aussitôt la pluie bienfaisante et féconde se met à tomber.

Ces jours-ci, les habitants du village de Kurzumar, près de Cernowitz, n'ont pas manqué d'employer le remède cabalistique.

L'affaire se serait passée "en famille," comme d'habitude, si, dans leur hâte de voir se terminer la sécheresse intense qui désolait leur pays, ces moyennageux amateurs de pluie avaient mis plus de discernement dans leur choix d'un cercueil.

Malheureusement, ce fut la tombe de amille d'un fonctionnaire autrichien qu'ils violèrent par mégarde. Quand le digne homme, qui venait, quelques jours auparavant, d'enterrer sa belle-mère, apprit que les dépouilles mortelles de celle-ci avaient été abandonnées au bercement des flots de la rivière voisine, il se fâcha et dénonça les auteurs de ce bain liturgique, qui furent arrêtés et emprisonnés.

Mais le plus curieux est qu'une pluie abondante tomba "effectivement" quelques jours après l'opération, si bien que les habitants du village sont indignés qu'on ait osé punir leurs bienfaiteurs.

LA MOUCHE ET L'ARAIGNÉE

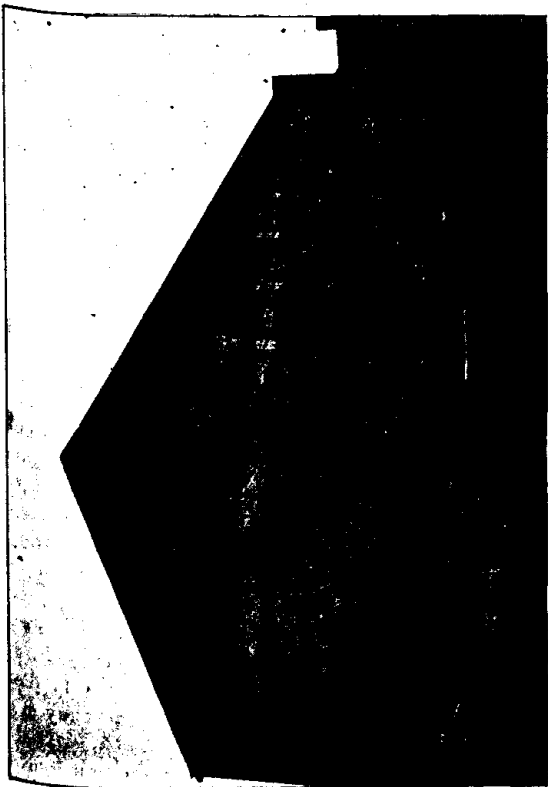
Le roi David, un jour, demanda au Seigneur pourquoi il avait créé les mouches et les araignées, qui ne servent à rien dans la nature, et sont au contraire des bêtes nuisibles.

—Je te le ferai comprendre, répondit une voix, du haut des nues.

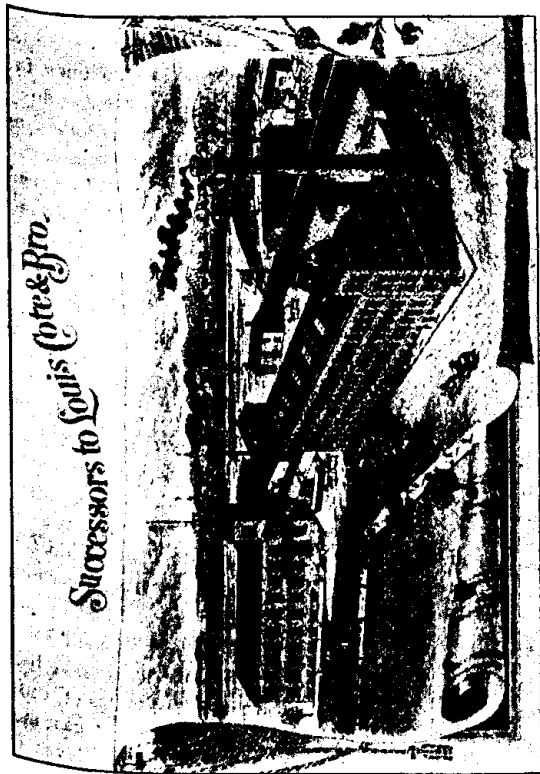
dérangea son pied sans s'éveiller. David, rendu libre par ce mouvement, sortit du camp, en rendant grâces au Seigneur d'avoir créé la mouche.

Cependant, Saül poursuivit son ennemi jusque dans le désert : David, pour lui échapper, se glissa dans une caverne. Dieu envoya une araignée qui fila sa toile devant l'étroite ouverture de cet asile.

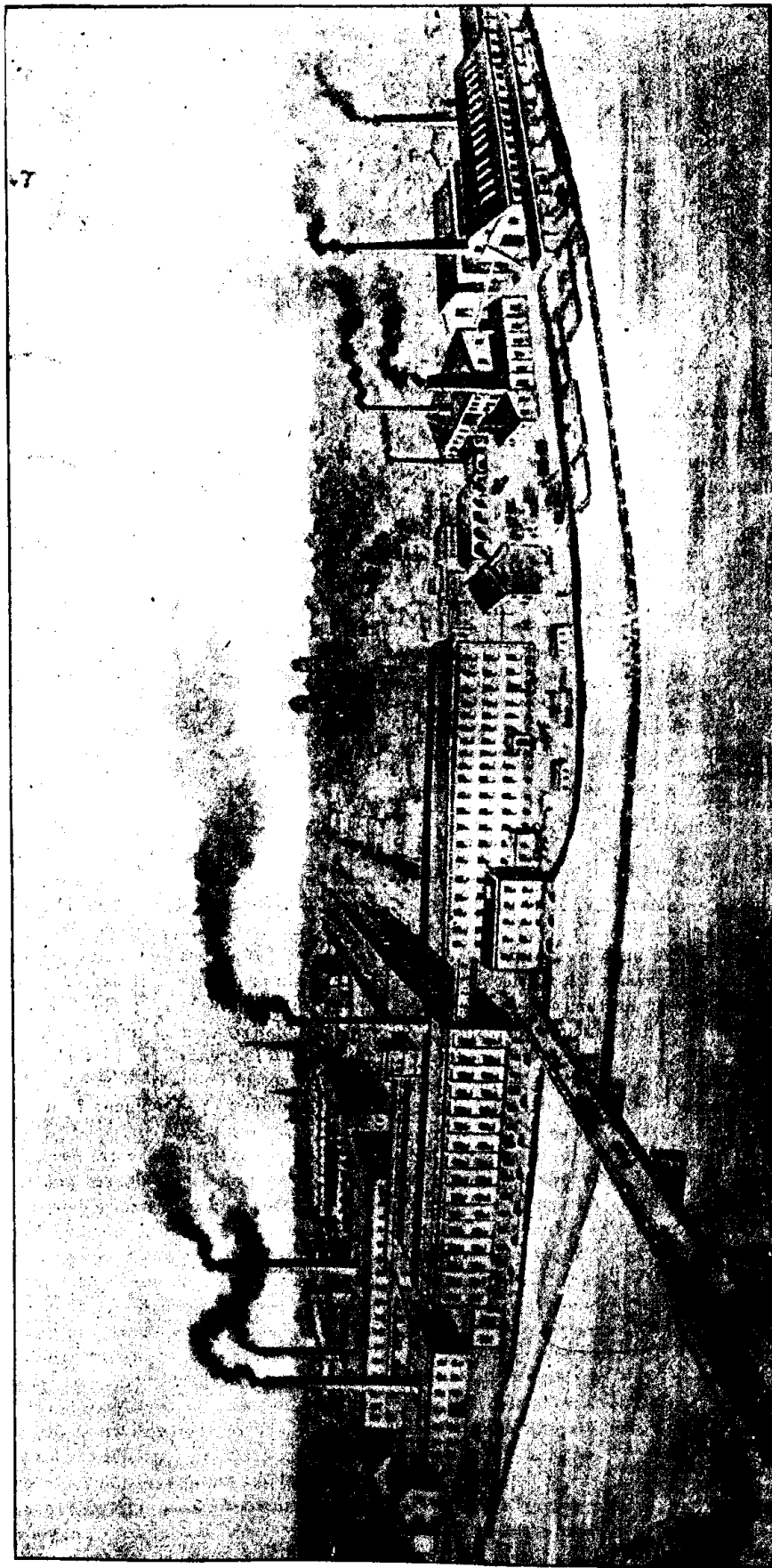
La destruction des souris.—Voilà un remède contre les déprédations de "la gent trotte-menu," qui est si simple, qu'il nous paraît devoir continuer de guérir, même si la mode en passe, contrairement à ce qui se produit pour d'autres célèbres remèdes de la pharmacopée. C'est un horticulteur anglais qui l'a trouvé par induction : Il consiste dans l'horreur que professent rats et souris de l'odeur de la menthe. Alors que fait-



F.-X. Bertrand, Machiniste et fondeur



Manufactures de chaussures, de J.-A. & M. Côté



La fabrique de tricot

A TRAVERS LE CANADA : SAINT-HYACINTHE INDUSTRIEL

Une nuit, David descendit du mont Hachila et s'aventura dans le camp de Saül pour lui dérober ses armes et sa coupe. Ayant réussi, il voulut se retirer ; mais ses pieds se trouvèrent embarrassés dans ceux d'Abner, qui reposait près de Saül ; il demeura longtemps immobile et pénétré d'angoisse, car, s'il avait fait le moindre mouvement, il aurait réveillé Abner et se serait perdu sans ressource. Mais Dieu fit qu'une mouche vint piquer Abner, qui

—Si David s'était réfugié ici, cette toile serait rompue, et il passa son chemin.

David, sauvé une seconde fois par la miséricorde divine, se prosterna dans la poussière : "Tu m'as instruit, Seigneur, dit-il ; pardonne-moi : jamais plus le moindre doute ne s'élèvera dans mon esprit. Les araignées et les mouches elles-mêmes sont utiles sur la terre : ce que tu dis est juste, ce que tu fais est bien."—EDOUARD MAYNIAL

On prend un flacon d'excellente essence de menthe, au fort parfum, et l'on en asperge légèrement le lieu où l'on a trouvé trace de la fréquentation des souris ; il faut les voir déguerpir ! On ferait plutôt lécher par un chat le goulot d'un flacon d'essence de térébenthine que l'on ne ferait affronter aux rongeurs le local imprégné de la senteur de menthe.

LA MODE

Il est curieux qu'on invente toujours les modes les plus gênantes pendant l'été. Les cols hauts, les ruches, les boas et les tours de cou volumineux ont fait leur apparition pendant la canicule, et voilà que cette année, pour ne rien changer aux habitudes prises, nous voyons la coiffure basse qui s'affirme. Notre premier dessin en montre un spécimen. Nous avons choisi le genre le plus élégant, le plus nouveau



et surtout le mieux porté. Comme on peut le voir, les cheveux devant sont arrangés en toupet, ramenés d'arrière en avant en boucles roulées. La tête dégagée n'est garnie que par quelques ondulations soufflées et la masse est réunie à la nuque en une torsade, fixée par des épingles. Le bout des cheveux forme de nombreuses boucles qui retombent sur le cou. Pour peu que ces boucles s'allongent, ce qui est fort possible, nous reviendrons au temps "des Repentirs," longues boucles qui pendaient lamentablement le long des corsages de nos mères à la fin du règne de Napoléon III. Il n'est, du reste, pas à nier que des efforts sont faits pour revenir à certaines modes de cette époque.

Maintenant, si vous voulez voir, mesdames, comment s'arrangent les chapeaux sur les coiffures basses, regardez la capeline de mouseline de notre second dessin, vous verrez de quelle façon elle pose sur la tête tout en encadrant bien le visage. Les modistes obtiennent cela à grand renfort de barettes, naturellement. Ce petit modèle est particulièrement joli avec ses velours traversant l'étoffe légère comme une coulisse, pour former des choux en dessous et des



nœuds tombant en arrière, semblant serrer la coulisse et ses touffes de pétunias lilas et blancs.

Il faut vous dire, mesdames, qu'il est fortement question de garder ses cheveux blancs. Si vraiment cette mode prenait, la moitié des femmes auraient l'air d'anciens pastels, puisque, pour des raisons que les coiffeurs n'arrivent pas à s'expliquer, les dernières générations ont déjà des cheveux blancs à trente ans et souvent, bien avant. Pour une

dame d'âge moyen, à cheveux blancs, rien n'est plus élégant qu'une toilette de mouseline blanche incrustée de chantilly noir. Il est assez curieux de remarquer que les cheveux blancs appellent, pour ainsi dire, les nuances très claires et surtout le blanc. On trouve tout naturel qu'une femme, poudrée par le temps, s'habille de façons et d'étoffes jeunes, tandis qu'on trouve ridicule qu'une dame d'un certain âge, qui se teint, porte des nuances claires et des tissus légers. Cela tient sans doute à ce que nous avons un faible pour les gracieux portraits du dix-huitième siècle.

Pour terminer ce petit exposé des jolies nouveautés, nous donnons une de ces jaquettes à la mode, adoptées par les femmes élégantes. Notre modèle est en soie, bleu pastel, à revers d'encolure et de manches en faille blanche. Les revers sont plissés à petits plis droits, brodés d'une petite broderie légère en soie floche rose et fil d'or. Rien ne peut rendre la finesse de ces coloris si doux et si délicats, seyant au teint et pouvant aller sur toutes les robes, quoique cette fantaisie soit plutôt faite pour accompagner les jupes et les chemisettes à plastron plissé ou garni de dentelle. Le chapeau, tout doublé de crêpe plissé, est traversé par deux plumes couteaux.

LUNE DE MIEL

LETTRE A UNE JEUNE MARIÉE

Ma chère Odile,

Il nous vient au cœur une crainte qui me paraît fondée : la lune de miel, dites-vous, est finie, hélas ! Le temps où le mari trouve délicieux tout ce que fait, dit et pense sa femme, est clos ; et, sans nul doute, le doux astre ne luira plus jamais ; votre mari vous chérit toujours, mais l'attrait puissant de la nouveauté a disparu ; il commence à connaître votre caractère, il juge votre esprit, et vous, avec modestie, vous avez peur qu'il s'ennuie et que les charmants enfantillages du ménage à deux ne lui suffisent plus. C'est possible : le cœur de l'homme est plus exigeant que celui de la femme : nous ne savons qu'aimer, et la présence de celui que nous aimons nous contente assez pour ne pas désirer autre chose ; l'homme, le mari, est plus exigeant, il faut tâcher de le satisfaire, et c'est du côté de l'esprit qu'il faut porter notre effort.

Vous remarquez, chère Odile, que souvent dans vos longues soirées, la conversation s'alanguit, un silence un peu triste règne. René regarda la pendule, et, le premier, il dit : — Allons, il faut aller se coucher. Vous repliez votre ouvrage, tout est dit pour ce jour-là, et dans cette soirée passée auprès du feu, sous la lampe qui luit, vous n'emportez qu'un souvenir mélancolique, né de la certitude que René s'est ennuyé. Plusieurs fois, vous avez eu envie de parler, mais une certaine timidité vous a arrêtée : vous avez craint. Je suppose, de paraître ridicule en parlant de vos préoccupations de ménage, des bévues de votre cuisinière, des projets de toilette que vous avez pour le prochain printemps... il est vrai, cela n'intéresse guère un esprit sérieux ; René vous écouterait par condescendance, comme un enfant, mais bientôt un grand ennui le prendra et il ira chercher des distractions au cercle ou dans le monde. Il faut obvier à cela. Et comment ? — Comment ? en faisant quelques efforts, ma chère petite.

Parlez, par exemple, à votre mari, de ce qui l'intéresse, de sa profession, de ses goûts, de ses ambitions ; tâchez de vous instruire dans ce sens-là ; questionnez-le au besoin, il ne demandera pas mieux que de vous répondre ; s'il est avocat, il vous citera un procès ; médecin, une cure ; négociant, il vous contera ses affaires ; amateurs de tableaux ou de curiosités, il vous initiera à sa science ; savant, poète, il louera (à moins qu'il ne les critique) ses rivaux ; les hommes aiment à enseigner, surtout lorsque l'élève est leur femme ; ne négligez pas cet avis de l'expérience, ma chère : partagez les goûts, les travaux, les soucis de votre mari, tous deux vous vous en trouverez bien. Pour causer agréablement avec lui, soyez un peu au courant de ce qui se passe sur ce globe : lisez un bon journal, une revue bien choisie, même un journal illustré, mais ne prenez pas le premier venu ! Si votre mari aime la musique, ne fermez pas votre piano, comme le font tant de pauvres jeunes femmes absorbées dans la toilette et dans le soin des enfants, et qui ne comprennent pas la nécessité de rendre le foyer agréable à celui qui en est le chef. S'il aime la lecture, lisez un peu ensemble le soir. Quoi ? direz-vous, eh bien ! des voyages, on en publie tant et de si curieux ! des biographies, des romans même, si votre mari les aime ; jouez, s'il aime le jeu, un bésigue à deux n'est pas ennuyeux ; les dames,

les échecs, voire les vulgaires dominos font toujours passer une heure... Puis, vous aurez, je l'espère, des enfants qui donneront un profond intérêt à votre vie ; quel sujet d'entretien inépuisable que leurs grâces, leurs premiers jeux, leurs études, leur avenir, leurs défauts même ! Causez d'eux avec votre mari, et ne parlez pas d'eux en leur présence. Et si vous n'avez pas d'enfants, ayez — ne riez pas trop de mon conseil — un chien... Je me souviens d'un vieillard, général en retraite, qui avait passé par les grandes charges de l'État et qui vivait, vieux garçon, avec sa sœur, vieille fille ; ils avaient un petit chien, et ils se disaient l'un à l'autre :

— De quoi parlions-nous quand nous ne l'avions pas ? Cet animal, créé pour nous, anime une maison et aime les maîtres.

Mais surtout, chère Odile, je le répète, ne vous isolez pas de votre mari, de ses travaux, de ses fatigues, de ses vœux d'avenir ; faites un effort sur vous-même, travaillez, lisez, étudiez afin d'être à son niveau ; n'allez pas avouer l'infériorité intellectuelle de la femme en demeurant indifférente à tout ce qui est sérieux, en n'ayant d'âme et de feu que pour les babilles.

... Si vous avez l'extrême bonheur d'avoir un mari chrétien, associez-vous à ses bonnes œuvres, mêlez-le aux vôtres ; que vos deux vies soient enlacées et que rien ne les désunisse. Si, par hasard (sait-on jamais ?) votre mari n'était pas parfait, tâchez de le retenir près de vous, par l'amour, par le bien-être, par l'intérêt que vous prendrez à tout ce qui le touche et ne permettez pas à l'ennui de se mettre en trio avec vous. Vous prendrez un peu de peine, vous ferez quelques sacrifices, mais il me semble que vous en serez récompensée, et que, si la lune de miel ne reparait plus à votre horizon, vous aurez à la place de l'astre capricieux et changeant, un doux rayon qui illuminera même vos vieux jours.

Je vous embrasse, chère Odile, de tout mon cœur.

MATHILDE BOURDON.

A LA CUISINE

Mousse aux pommes. — Prenez six pommes, faites-les cuire à l'eau ; passez-les au tamis, ajoutez du sucre au goût. D'autre part, passez les blancs de six œufs et les battez en neige. Ajoutez-y les pommes et continuez de battre en neige, jusqu'à ce que le tout soit bien ferme.

Dressez sur un plat en disposant en pyramide ; entourez d'un cordon de cerises confites ou d'une confiture de fruits, gelée de groseilles ou autre.

Les Confitures. — Quand les ménagères font leurs confitures, il est d'usage de les couvrir avec un papier imbibé d'eau-de-vie. Celle-ci s'évapore très promptement et la cristallisation du sucre s'opère bientôt à la surface. Depuis quelques années, certaines ménagères remplacent l'eau de vie par de la bonne glycerine dont elles imbibent la feuille de papier des deux côtés, et s'en trouvent fort bien. Le papier se détache tous jours très facilement, et la glycerine ne s'évapore pas empêchant la cristallisation.

Pêches Farcies. — Prenez une douzaine de belles pêches molles, mûres à point ; ouvrez-les et retirez les noyaux avec une cuillère à café, videz ces moitiés le plus tôt possible, mettez ce que vous enlevez dans un récipient, ajoutez-y une pêche entière, pelée et écorcée, deux jaunes d'œufs, deux cuillerées de sucre pilé, verisés et une douzaine de macarons pilés très fins ; mêlez bien cette farce, placez vos pêches vidées dans un plat beurré très légèrement, et remplissez-les, saupoudrez avec du macaron pilé ; placez sur chaque fruit un petit morceau de beurre et faites cuire une demi-heure environ à un feu très doux.

Cet entremet peut se servir froid ou chaud.

MOISSONS

Les blés, les puissants blés, ondulent sous le vent :
C'est le manteau divin de la mère des hommes,
La Terre, en qui tout vit, et par qui, tous, nous sommes,
Nous, l'argile pétrie au gré du Dieu vivant.

Les blés, les puissants blés, courbent leurs lourdes têtes :
La main de l'Eternel les sacré et les béni.
La paille est verte encor sous l'épi qui jaunit.
Préservez-les, Seigneur, du soufflé des tempêtes !

Les blés, les puissants blés, sont un océan d'or.
Vaillant galérien dont la faux est la rame,
L'homme des champs, courbe sous un soleil de flamme,
Passe à travers ce flot qui cède à son effort.

Les blés, les puissants blés, en leurs faisceaux superbes
Semblent au loin un camp dressé sur le terrain.
Gloire à Dieu ! — Les grillons entonnent leur refrain :
C'est la chanson du pain qui monte dans les gerbes.

PAUL DÉROULEDE.

LA LOI DES CHAPEAUX ECCLESIASTIQUES

Mgr X. Barbier de Montault a essayé de fixer la loi des chapeaux ecclésiastiques dans l'art héraldique, d'après la tradition romaine. Chose curieuse : l'autorité ecclésiastique, pourtant si minutieuse, n'a jamais définitivement régularisé les armoiries prélatiques, ce qui, dans la pratique, a conduit à bien des erreurs. Mgr Barbier de Montault a seulement noté l'usage, en attendant que la Congrégation des Rites ou celle du Cérémonial ait à s'occuper de la question. Voici quelle est la théorie qu'il a recueillie :

Cardinaux : chapeau rouge, à 15 houppes de même couleur, sur cinq rangs.

Patriarches : chapeau vert, à 15 houppes également vertes, sur cinq rangs, c'est-à-dire un rang de plus que les archevêques, car, de bas en haut, le nombre des houppes croît constamment d'un rang de plus.

Archevêques : chapeau vert, avec 10 houppes sur quatre rangs.

Evêques : chapeau vert, avec 6 houppes sur trois rangs.

L'ordre épiscopal a donc le vert pour insigne spécial et le rang des houppes en progressant ainsi de trois à cinq.

Prélats palatins : chapeau violet, avec 10 houppes rouges, sur quatre rangs ; ils sont donc élevés en dignité égale à celle des archevêques et, si le rouge leur compète, ils le doivent à leurs fonctions qui les conduisent au cardinalat, tandis que le chapeau violet les maintient dans la prélature.

Protonotaires apostoliques, participants et ad instar : chapeau violet, avec 6 houppes roses sur trois rangs. Il n'y a pas de différence entre les deux classes : les derniers ne portent pas le chapeau noir, mais violet, qui est propre à la prélature et le rose (non le rouge) les distingue des prélats palatins.

Prélats domestiques et abbés nullius : chapeau violet, à 6 houppes de même, sur trois rangs.

Camériers, secrets et d'honneur : chapeau violet, avec 6 houppes de même, sur trois rangs.

Chanoines des basiliques majeures : ils sont assimilés aux prélats et prennent encore le même chapeau violet, à 6 houppes violettes.

Abbés mitrés séculiers : chapeau violet identique à celui des prélats.

Chanoines des basiliques mineures : chapeau noir, avec 6 houppes noires, sur trois rangs. Même nombre que pour les chanoines des basiliques majeures, mais avec couleur différente et un rang de plus de houppes qu'aux chanoines ordinaires.

Chanoines : chapeau noir, à 3 houppes noires, sur deux rangs.

Abbés réguliers : chapeau noir, à 3 houppes noires, sur deux rangs.

Vicaires généraux : comme les abbés.

Archiprêtres : de même.

Vicaires forains : de même.

Bénédictins, curés : chapeau noir, à une seule houppes noire.

LE TELEGRAPHE D'APRÈS LES NÈGRES

Les noirs qui viennent travailler dans les mines du Tranavaal ou dans les villes du littoral ne sont pas toujours aussi bornés qu'on pourrait le croire. Ils savent voir et ils aiment, une fois de retour dans leurs villages, à narrer à leurs compatriotes les merveilles au milieu desquelles ils viennent de vivre durant quelques mois. Voici comment s'exprimait, un jour, un nègre pour expliquer à ses parents les mystères du télégraphe : " Vous connaissez tous le grimmamba (serpent-fouet), n'est-ce pas ? Vous savez que quand quelqu'un lui marche sur la queue il ne lui faut que la durée d'un éclair pour se retourner, s'élançant sur vous et vous mordre... Eh bien ! le télégraphe, c'est la même chose que le grimmamba : vous mettez la dépêche à un bout de fil, vous tapez un petit coup, et crac ! tout de suite la dépêche arrive à l'autre bout. Le premier poste, c'est la queue du serpent ; l'autre, c'est la tête. Pour la réponse, c'est la même chose encore : à peine la tête du grimmamba a-t-elle reçu le contre-coup du choc qu'elle est déjà sur vous, la bouche ouverte. Dans le télégraphe, aussitôt que la dépêche est arrivée au poste de tête elle est renvoyée en arrière et vous avez la réponse... Le télégraphe, c'est un grimmamba très long et qui ne mord pas ! "

Les toiles cirées ne doivent jamais être lavées à l'eau chaude, la chaleur en fait craquer le vernis.

Les sièges de canne se savonnent et doivent sécher vivement dehors ou au moins dans un courant d'air : l'humidité prolongée les altérerait très vite.

Pour laver des bas noirs, soit en laine ou en coton :

Faites bouillir un peu de bois de Panama dans de l'eau pure, passez cette eau et quand elle sera tiède lavez vos bas dedans, en les frottant légèrement ; rincez à l'eau froide.

Brûler quelques grains de café sur une pelle rouge est un excellent désinfectant pour les appartements.

THEATRE DU PALAIS ROYAL

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs qu'un vrai théâtre français, (le théâtre du Palais-Royal) va ouvrir ses portes le 2 septembre. Les travaux sont poussés très activement et d'après ce que nous avons pu voir, la salle sera certainement la plus coquette de Montréal.

M. R. Harmant, l'excellent comédien que le public montréalais a tant de fois admiré et applaudi, sera le directeur artistique de cette entreprise, c'est dire d'avance que le succès du Palais-Royal est assuré. Parmi les artistes de la troupe nous aurons l'avantage d'entendre deux ou trois nouveaux sujets français. M. R. Harmant nous promet un vrai spectacle de famille, que tout le monde pourra entendre. On ne donnera que les comédies à spectacle représentées dans les premiers théâtres de Paris, — avec leur exacte mise en scène et des décors complètement nouveaux.

Le programme de la première semaine se composera de : *L'amour que qu'est qu'ça*, opéra comique, un des gros succès parisiens, dans lequel M. Harmant remplira le rôle de Pitou, qu'il a créé, et de : *La marraine de Charley*, comédie en 3 actes, de M. Maurice Ordonneau, comédie a été représentée pendant 425 représentations consécutives à Paris. M. Harmant, dans le rôle de la marraine, est inénarrable et tout le monde voudra aller l'entendre.

Tout nos vœux de réussite au nouveau théâtre du Palais Royal.

AUX POITRINAIRES

Le Baume Rhumal soulage les poitrinaires et les guérit.

POUR GUERIR LES MAUX DE TÊTE EN PEU DE TEMPS

Employez les *Pilules de Longue Vie* du Chimiste Bonard.

Mlle APOLLINE THIBAUT

Guerre à la dyspepsie par le Régulateur de la Santé de la Femme. Elle était causée par la Maladie des Femmes.



La dyspepsie est souvent produite chez la femme par cette maladie qui amène le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Si cet organe a été trop surmené, il ne peut plus remplir sa fonction, et la digestion ne se fait plus que très difficilement. On ressent des douleurs dans le creux de l'estomac, les intestins à leur tour fonctionnent mal et bientôt tout le système est attaqué, et la mort ne tarderait pas à survenir si on ne la prévenait en prenant le remède tout indiqué dans le cas : le Régulateur de la Santé de la Femme du Dr J. Larivière. Ce remède agit rapidement, restaure l'organisme et permet aux organes de remplir leurs fonctions respectives.

Voici ce que dit Mlle Apolline Thibault, de Ware, Mass. :
" Je souffrais de dyspepsie depuis plus d'un an. Mes aliments ne digéraient pas et j'étais dans un état constant de faiblesse. Je ne savais plus quel remède prendre ni quel médecin consulter quand une de mes amies me conseilla d'essayer votre Régulateur de la Santé de la Femme. Je suivis son conseil et pris deux bouteilles de Régulateur. Un mieux sensible se manifesta, et, après avoir épuisé dix bouteilles de ce merveilleux remède, ma digestion se faisait régulièrement et mes maux d'estomac disparaissaient. Je m'empresse de recommander ce bienfaisant remède à toutes les femmes qui souffrent comme moi."

Femmes qui souffrez, écoutez le conseil que vous donne Mlle A. Thibault et procurez-vous le Régulateur de la Santé de la Femme et les Female Plasters du Dr J. Larivière, chez votre pharmacien, ou écrivez directement au Dr J. Larivière, Manville, R.I.

Ouverture des Classes

A cette occasion, j'offre en vente, pour les élèves de couvents et collèges, tout un assortiment de **Contellerie nécessaire** à leur usage, venez voir mes marchandises avant d'acheter ailleurs. Satisfaction garantie et prix défiant la concurrence. Aussi : assortiment complet de **Montres, Pendules et Bijouteries, Argenteries, Lunettes et Marchandises de deuil.**

J. M. GROTHE

HORLOGER ET BIJOUTIER

1879, rue Sainte-Catherine, Montréal

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

Marie Jeanne ou la Femme du Peuple, le drame célèbre d'Enery, l'un des succès les plus retentissants de l'Ambigu de Paris, sera représenté au Théâtre National Français toute la semaine du 26 août.

On a peiné pour la circonstance de très jolis décors qui encadreront les scènes tour à tour amusantes, très dramatiques et profondément émouvantes du drame : le mariage de Marie-Jeanne et de Bertrand, le vol commis par ce dernier et son ami de débauches Rémy, le tour ou l'abandon de l'enfant, la scène de l'hôpital où Appiani veut faire passer pour folle la pauvre mère, la tentative de meurtre et enfin, au dénouement, l'arrivée inopinée du mari repent qui délivre Marie Jeanne et lui rend son enfant.

Marie-Jeanne a été déjà souvent applaudie au Théâtre National par de nombreux auditoires. Ce beau drame retrouvera, la semaine prochaine, son vif succès de jadis, particulièrement auprès de l'élément féminin que les malheurs de l'héroïne, de la mère abandonnée ne pourront laisser insensible.

Les principaux rôles de la pièce ont été distribués comme suit : Bertrand, P. Cazeneuve ; Rémy, Godeau ; Appiani, Julien Daoust ; Théobald, Petitjean ; le docteur, Palmiéri ; Grasmenn, Charest ; Berlinguet, Villeray ; le gardien, Leurs ; Marie-Jeanne, Mme de la Sablonnière ; Sophie, Mme Nozières ; Marguerite, Mlle Rhéa ; Catherine, Mlle Verteuil.

CHOSSES ET AUTRES

—L'Armée du Salut a été fondée en 1865, par le général Booth, à Londres.

—Le premier maire de Québec fut Elzéar Bédard, mort à Montréal en 1859.

—La courbure moyenne de la terre est de 7 pouce au mille.

—Il y a 12,000 milles de chemin de fer en opération en Afrique.

—L'on trouve souvent dans les Indes des crabes de deux pieds de long.

—Un cheval peut vivre 25 jours sans manger, en buvant seulement.

—En 1898, les Etats-Unis ont miné 202,042,000 tonnes de charbon.

—Le département de l'intérieur, aux Etats-Unis, donne une moyenne d'un million de revenus quotidiens.

—Le Jernier roi de Babylone, Balthazar, a été tué par Cyrus, en l'an 558 avant J. C.

—M. John-D. Rockefeller est devenu milliardaire. Il paraîtrait que depuis 1891, il a réalisé chaque année une fortune de \$30,000,000.

—En 1860, le prince de Galles, aujourd'hui Edouard VII, assistait à la pose de la pierre angulaire du Parlement d'Ottawa, Ont. La première session a eu lieu en 1865.

—Le Chicago Grocer dit que la récolte des patates, pendant la présente saison aux Etats-Unis sera de 15 à 30 pour cent moindre que celle de l'an dernier. Aussi prévoit-on une hausse prochaine des prix.

Une machine à plumer les volailles, cela complète l'outillage de la ferme modèle, qui possédait déjà un appareil pour gaver mécaniquement les volailles. Cette machine comprend essentiellement une boîte où l'on place l'animal à plumer, et qui contient un moulinet à palettes pouvant tourner à une vitesse vertigineuse. Il en résulte un véritable tourbillon d'air qui arrache les plumes et les emporte dans une autre boîte où on les emmagasine pour les vendre ensuite. Cet instrument plume ses 5,000 volailles par jour.

POUR MES CONCITOYENS SEULEMENT



Pendant plusieurs années, j'ai souffert des conséquences des imprudences du jeune âge et de l'ignorance des lois de la nature. J'ai payé des centaines de dollars à des médecins, sans obtenir de résultats. Finalement, pendant un voyage en Europe, j'ai consulté un docteur parisien bien connu qui m'a ordonné des médicaments qui m'ont entièrement guéri. J'ai informé certains de mes amis de ma bonne fortune, et ceux qui souffraient du même genre d'affection ont essayé le remède et ont aussi été parfaitement guéris. Alors, j'ai eu l'absolument convaincu que n'importe qui pouvait se rétablir au moyen de ce remède merveilleux. Le vieux docteur m'a donné cette prescription, et, sachant bien que beaucoup de personnes peuvent en obtenir les mêmes bénéfices, j'ai décidé de l'offrir à ceux de mes concitoyens qui peuvent avoir besoin de ce genre de traitement. Je n'ai rien à vendre, je ne demande pas d'argent et je ne publie ceci que simplement parce que je crois être utile à ceux qui souffrent. Si donc vous avez besoin de ce remède, écrivez-moi aujourd'hui, envoyez-moi un timbre-poste pour la réponse et je vous enverrai la prescription écrite en français.

CHARLES JOHNSON, No. 224 Holman St. Hammond, Ind.

POUR RIRE

Le jeune homme.—Mademoiselle, je vous aime.

La riche héritière.—Faut-il vous croire ?

Le jeune homme.—Certainement... vos moyens vous le permettent.

**

—Ainsi, tu reviens d'Orient, demanda Tartempion à un de ses amis.

—Oui.

—Oh ! et comment t'es-tu plu là-bas dans le pays des " mille et une nuits " ?

—Pour te dire vrai, j'y ai trouvé tant de vermine dans mon lit, la première nuit, que j'ai renoncé aux mille autres.

**

A la veille des élections.

—Baptiste, nous allons retrouver mes électeurs. Causez avec eux, buvez avec eux mais ne dépensez pas trop d'argent. Par exemple, quoi qu'ils vous demandent dites-leur que je le leur promets.

**

—Sais-tu que la petite Marcelle épouse un poète ?

—Ça ne m'étonne pas. Les femmes, c'est comme les poissons : on les prend avec des vers !

**

Mme de Rasta.—Ce chapeau vous rend la figure plus courte qu'elle ne l'est réellement.

Mme de Bellorgane.—Curieux ! celle de mon mari s'est allongée dès qu'il me l'a vu porter !

**

Entre amis, sur le boulevard.

—Tiens, X... l'homme d'affaires, est donc fâché après toi ? En passant près de nous, il a affecté de détourner la tête, dit l'un.

L'autre, d'une voix rosse : —S'il n'avait jamais détourné que ça !

**

Drolichon a acheté un phonographe et insiste pour que sa belle-mère fasse enregistrer sa voix par l'instrument.

Comme la bonne-femme s'y refuse, il ajoute machiavéliquement.

—Oh ! voyons, belle-maman, refuse quelques mots. J'aurais tant de plaisir à entendre votre voix... quand vous ne serez plus !

Dr JÉHIN-PRUME

Spécialiste pour les Maladies des yeux, du nez, de la gorge, et des oreilles. Chirurgien des hôpitaux, ancien chef de clinique de Paris, membre de la Société de laryngologie de France, etc.

No 15 RUE CRESCENT MONTREAL

Consultations, 2 à 5 P.M.

Et par correspondance - - - Bell, Up 2710

En se sauvant au milieu des flammes, Mme George Couture contracte une maladie qui la conduit aux portes du tombeau

Peu de femmes ont exposé leur vie et leur santé d'une manière aussi sérieuse que Madame Couture.

Un jour, le feu prit à la manufacture où elle travaillait. Elle se sauva pour sa vie, à demi-vêtue et fiévreuse, à travers la neige et la tempête.

Le saisissement, l'action du froid sur les organes l'affectèrent beaucoup. Elle tomba malade et prit le lit.

Elle eut une maladie longue et douloureuse et, après plusieurs mois de souffrance, elle finit par recouvrer assez de forces pour quitter son lit. Mais de cette maladie, il lui était resté deux grandes infirmités : le battement de cœur et l'arrêt de ses fonctions mensuelles.

Le moindre effort, la moindre surprise lui donnaient des étourfements ; son cœur palpitait avec force et elle était obligée de s'asseoir ou de se coucher.

Elle était faible, sans énergie et harrassée par les douleurs ; à toutes ses périodes, elle souffrait le martyre, perdait connaissance et passait des semaines au lit.

Trois médecins la soignèrent pendant huit ans et au bout de ces années de souffrances, elle était aussi malade que le premier jour. Les efforts des médecins avaient été inutiles, l'argent qu'elle avait dépensé l'avait été en vain.

Seules, les Pilules Rouges la guérirent.

Femmes et jeunes filles qui souffrez d'irrégularités, de retards et de périodes douloureuses, qu'elle qu'en soit la cause, lisez avec soin le témoignage de Madame Georges Couture. Il est un exemple frappant de ce que les Pilules Rouges peuvent faire pour vous, car si elles ont guéri Madame Couture, après sa terrible expérience, elle vous guériront aussi, car elle souffrait depuis huit ans et son cas était désespéré.

Témoignage de madame Georges Couture

Il y a huit ans, la manufacture où je travaillais prit en feu. J'étais indisposée et je fus obligée de me sauver à demi-vêtue. Le temps était mauvais ; j'arrivai chez moi mouillée jusqu'aux os, et le lendemain je fus obligée de prendre le lit.

J'eus une inflammation de matrice qui dura plusieurs mois et qui peu à peu vint à se passer. Mais lorsque je me relevai de mon lit, j'étais très faible. Je souffrais de palpitations de cœur ; j'étais irrégulière et mes menstruations me faisaient beaucoup souffrir. J'étais dans un état pitoyable et je pouvais à peine marcher.

J'employai les médecins de la ville où je demeurai pendant huit ans. Ils m'apportèrent bien peu de soulagement et, après un grand nombre d'années, j'étais aussi malade et aussi faible que le jour où je me relevai du lit. Tout le monde désespérait de mon cas et de ma guérison.

Voyant sur les journaux les nombreux certificats en faveur des Pilules Rouges, ainsi que les guérisons miraculeuses qu'elles avaient accomplies, je résolus d'en prendre, ayant bien peu de confiance, car j'étais si malade. J'écrivis aux médecins spécialistes de la COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE et, à mon grand étonnement, dès la quatrième boîte de PILULES ROUGES, je commençai à sentir un peu de soulagement. Mes forces revinrent, mes douleurs disparurent et au bout de quatre mois j'étais en pleine voie de guérison.

Je continuai à prendre les PILULES ROUGES pendant trois ans et je suis aujourd'hui parfaitement rétablie. Je crois que je n'avais pas besoin de prendre les PILULES ROUGES pendant aussi longtemps, mais elles m'ont fait tant de bien que j'avais peur de les laisser de côté. Je leur dois ma reconnaissance et aussi mon bonheur. Mon mari se joint à moi pour témoigner sa reconnaissance et remercier les médecins spécialistes du grand soin qu'ils ont pris de moi.

Madame GEORGES COUTURE "Winooski, Vermont."

Ce témoignage n'a pas besoin de commentaires, et nous croyons que toutes les jeunes filles et les femmes qui souffrent de périodes douloureuses ou d'irrégularités, devraient suivre l'exemple de Madame Couture et prendre les Pilules Rouges, car elles ne peuvent certainement pas être plus sérieusement malade que Madame Couture l'était.

Ne craignez pas d'écrire, car toutes les lettres qui nous sont adressées sont ouvertes par les médecins et toujours tenues confidentielles par eux. Ecrivez de suite, car tout délai est dangereux.

Les femmes de Montréal ou près de Montréal peuvent sans voir ces médecins à leur bureau, au No 274 rue Saint Denis. Ces consultations sont absolument gratuites.

Lorsque vous demandez les Pilules Rouges, insistez pour avoir les Pilules Rouges de la Cie Chimique Franco-Américaine, ce sont les seules véritables et les seules qui guériront. Refusez toujours les Pilules Rouges vendues de porte en porte, au 100 ou à 250 la boîte. Si vous ne pouvez les obtenir de votre marchand, elles vous seront expédiées sur réception du prix : 50c la boîte ou 6 boîtes pour \$2.50.

Adressez vos lettres comme suit : Compagnie CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, 274 RUE SAINT-DENIS, Montréal, Canada.

CONTRE LA DYSPEPSIE

Charlesbourg, 11 février 1901.
Je, soussigné, déclare avoir fait pendant plusieurs mois un essai loyal du *Vin des Carmes* dans des cas de dyspepsie accompagnée d'atonie des voies digestives et que les résultats heureux que j'en ai obtenus ont été vraiment étonnants.
DR J.-E. GRONDIN.

—Le réseau des lignes télégraphiques du Yukon, long de près de 800 milles, coûtera \$775,000. On termine en ce moment la ligne de Dawson à Fort-Egbert, sur la frontière d'Alaska, une distance de 90 milles. A ce point le réseau canadien rejoindra le réseau américain, et le Yukon se trouvera ainsi en communication télégraphique avec le cap Nome. Le réseau complet mesurera 2,038 milles.

L'HUMIDITÉ

L'humidité est une cause de beaucoup d'enrouements guéris rapidement par le *Baume Rhumal*.

—Une copie d'un vieux journal autrefois publié à Boston, contient l'avis de mariage du capitaine Thomas Baster de Quincy, avec Mlle Whitman, de Bridgewater, la cérémonie devant avoir lieu le 16 décembre 1793. La note ajoutait que ce mariage se faisait après une cour empressée et assidue de quarante-huit ans que les deux fiancés ont supportée avec un courage vraiment admirable.

PRÉCIEUX SECOURS

Les palpitations dont souffrent beaucoup de femmes et de jeunes filles n'ont le plus souvent pour cause que la pauvreté du sang ou son altération. Les *Pilules de Longue vie du Chimiste Bonard* seront un précieux secours pour le traitement des palpitations de cœur.

—Un journal anglais vient de citer l'exemple suivant de la simplicité de la langue employée par les chimistes allemands :

« Si la benzonnaphthylamide est traitée par l'acide nitrique, il se forme deux isomères, dont l'un abandonne de la mononamidobenzonnaphthylamide, et l'autre de la adhydrobenzamidonoleana. »

POUR GUÉRIR LA MALADIE DES NERFS

L'anémie ou l'affaiblissement du sang est une des principales causes de la maladie des nerfs. Constaté la cause, c'est indiquer le remède le traitement avec les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard*.

—Les présidents de la France ont été. Louis-Napoléon Bouquet, 1848 ; L. A. Thiers, 1871 ; Maréchal Mc-Mahon, 1873 ; Jules Grévy, 1879 ; Marie-F.-S. Carnot, 1887 ; Jean Casimir-Périer, 1894 ; Félix-François Faure, 1895 ; Emile Loubet, élu en 1899.

TEMPÉRATURE CHANGEANTE

Les personnes délicates sont particulièrement exposées aux effets des variations de température. Un peu de *Baume Rhumal* les empêchera de tousser.

UN PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRÈT de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MAIGRETTÉ - PETIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT
PILULES AN-ONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Pharmacie MALAVANT, 19, P. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCART.

LE TOUR DU MONDE Très jolie illustration, de 24 pages petit in-folio. Très instructive, contient des renseignements géographiques précis ; des études sérieuses sur les genres de productions du monde, leur fertilité, leurs liens politiques et diplomatiques, le tout accompagné de toutes lettres, des réponses à toute lettre se rapportant à des voyages, des projets de voyage, etc. Abonnement pour l'étranger un an 28 francs ; six mois, 16 francs ; le numéro 50 centimes. Librairie Hachette, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris, France.

ELIZABETH OUELLET

Est guérie par les

Pilules de Longue Vie (Bonard)

Après 16 années de souffrance.



MELLE ELIZABETH OUELLET.

La Cie Médicale Franco-Coloniale.

MESSEURS,

Pendant 16 années j'ai horriblement souffert de maux de tête, de douleurs atroces dans le dos, et dans les reins ; cela occasionnait le manque d'appétit qui, naturellement, amenait la dyspepsie et la faiblesse. Le jour, je pouvais à peine me traîner, et je ne dormais pas pendant la nuit. Ma peau devenait sèche et brûlante, des frissons subits me prenaient après ces accès de fièvre. Mes lèvres étaient toujours sèches, et s'il m'arrivait de boire pour étancher ma soif, des palpitations de cœur me causaient des énervements qui se changeaient en engourdissements semblables à la paralysie. Non seulement mon cas n'a pu être guéri par les huit médecins qui me traitèrent, mais pas un seul ne le comprenait. Tous m'abandonnèrent. Sur l'entrefaite, une de mes amies me fit part de sa guérison par les *Pilules de Longue Vie (Bonard)*. Confiante d'être peut-être soulagée, j'écrivis à vos médecins qui m'ordonnèrent de prendre des *Pilules de Longue Vie (Bonard)*. Je suis aujourd'hui non seulement soulagée, mais complètement guérie.

C'est un plaisir pour moi de vous dire ce qu'a opéré votre remède sur une mourante, et je trouve que c'est aussi un devoir de le recommander à toutes les femmes qui souffrent.

Veuillez me croire votre reconnaissante,

Melle ELIZABETH OUELLET, 89 rue St-François-Xavier.

L'efficacité des **PILULES DE LONGUE VIE (Bonard)** a valu des milliers de Certificats de ce genre.

C'est un fait reconnu qu'un grand nombre de médecins ont tellement confiance aux **PILULES DE LONGUE VIE (Bonard)** qu'ils les prescrivent à leurs patients quand ils ont des cas désespérés.


Envoyez votre adresse et les détails de votre maladie. C'est tout ce qu'il faut pour vous assurer gratis une boîte de **PILULES DE LONGUE VIE (Bonard)**.

Toutes les correspondances sont lues par des médecins expérimentés et discrets, qui répondent eux-mêmes aux patients.

Vous, Mesdames, qui lisez ces lignes, et qui êtes bien portantes, n'avez vous pas une parente ou une amie qui ne jouit pas de ce bonheur ? Alors, pourquoi ne pas faire acte d'humanité et d'amitié pour elles. Faites-leur part de ce que dit Mademoiselle Ouellet de sa guérison. Si vos amis sont trop faibles, ou si elles ont déjà eu des déceptions dans l'essai d'autres remèdes, faites acte de dévouement, écrivez-nous pour elles, en donnant tous les détails.

Nous sommes si certains que ces PILULES sont infaillibles pour guérir les personnes qui souffrent d'Anémie, de Dyspepsie et de Débilité générale, que pour les convaincre nous leur enverrons GRATIS une Boîte-Echantillon sur réception d'un timbre de 2 cents et du Coupon ci-joint.

LA CIE MEDICALE FRANCO-COLONIALE, 202 rue St-Denis, Montreal.

<p>10,000 Boites .. DE .. PILULES DE LONGUE VIE (BONARD) GRATIS.</p>	<p>DETACHEZ CE COUPON.</p> <p>Nous enverrons une boîte échantillon des <i>Pilules de Longue Vie (Bonard)</i> à toute personne qui nous enverra ce coupon avec leur adresse, ainsi qu'un timbre de 2 cents. Comme nous n'enverrons que 10,000 boîtes échantillon gratis, faites application aujourd'hui si vous désirez prendre avantage de cette offre libérale.</p> <p>Nom et Adresse</p> <p style="text-align: right;">  No. 18 </p>
---	--

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année. Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements : Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

DUPUIS & LUSSIER
AVOCATS
Chambre No 1, édifice de La Presse

BREVETS D'INVENTION CANADA ET ÉTRANGER
BEAUDRY & BROWN
INGÉNIEURS CIVILS ET ARPENTEURS
37 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

J.-C. ST-PIERRE

Chirurgien-Dentiste

Diplômé du Collège Dentaire de Philadelphie

60 rue Saint-Denis, Montréal.

Tél. Est 1379

EPILEPSIE ARRÊTÉE GRATUITEMENT et guérison permanente par le **DR KIINE'S GREAT NERVE RESTORER**. Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, danse de St-Guy, débilité, faiblesse. TRAITE ET UNE BOUTEILLE D'ESSAI A \$2.00 GRATIS, par l'entremise de l'agence au Canada, M. J. HARTE, 1780, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison.

Consultation personnelle ou par poste. Ecrire à **Dr R.-H. KLINF, Ld.** 931, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871

ROBUR QUI REND ROBUSTE

Cet incomparable tonique—ROBUR—ramène à la santé les constitutions les plus épuisées. En vente partout.

Dépot : Pharmacie C: Beaupré, 319f Rachel

ASTHME

Traitement au liquide sec.

Deux semaines d'essai gratis.

Plus de 40.000 personnes témoignent de ses mérites, 1.600 de celles-là demeurent dans Ontario. La seule méthode de traitement dont se servent et qu'approuvent les médecins.

Dr NORMAN H. H. LETT, Ecr., greffier de la ville d'Ottawa, dit : Par l'usage de votre traitement, j'ai guéri l'asthme qui m'affligeait, j'espère qu'il ne m'affigera plus. J'ai fait usage de votre traitement consciencieusement suivant les instructions.

Dr J. M. SAWERS,

122, MacDonnell Ave., TORONTO

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine

MAISON FONDÉE DEPUIS 25 ANS

Dernières nouveautés parisiennes en librairie : Le Panorama Salon 1901 contenant les tableaux exposés aux salons du Champ de Mars et des Champs-Élysées en 10 fascicules à 20 cents le fascicule.

Les trois superbes publications suivantes : La Grande Vie, 20 cents. Les Femmes Galantes, 20 cents, complet en 16 fascicules. La Vie de Paris, 10 cents, dont les scènes sont reconstituées et illustrées par la photographie d'après nature.

Femina, nouveau journal illustré pour la famille, 15 cents. La Lecture pour Tous, 15 cents. Le Monde Moderne, 30 cents. La Contemporaine, 25 cents. L'Illustré Universel, 20 cents, revues mensuelles illustrées. Un grand choix de volumes à 5, 10, 15 et 25 cents.

Les commandes sont remplies par retour du courrier.

MEDAILLE D'OR EXPOSITION DE PARIS 1900
APRÈS & LAVERGNE
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST DENIS
MONTREAL P.Q.
TÉLÉPHONE BELL E. 1283
TEL. DES MARCHANDS 643

Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux Etats-Unis, G. F. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.

Expédiées franco par la malle sur réception du prix.

L. A. BERNARD,

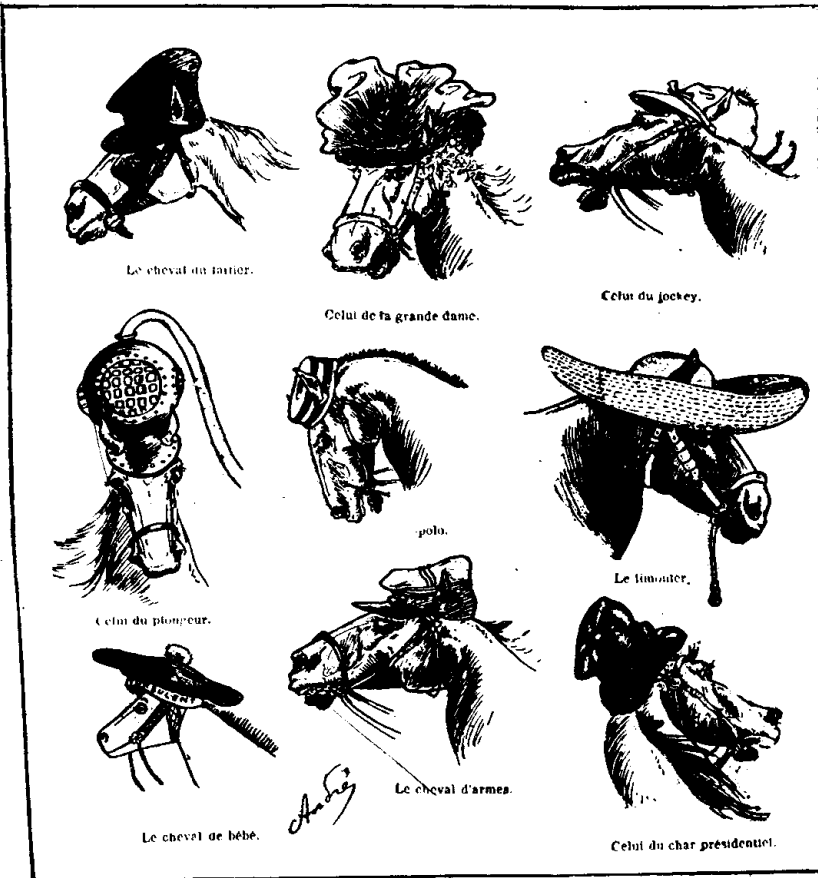
1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

Ceux qui ne liront pas ceci le regretteront un jour

Y a-t-il un enfant malade dans votre famille ou chez votre voisin. Ecoutez bien ceci. La dentition est douloureuse pour l'enfant. Il n'a plus le goût de boire ou de manger, d'où les désordres de l'estomac, dérangement et inflammation des intestins, les convulsions et malheureusement trop souvent LA MORT. Le **Petit Collier Electrique** du Dr Pouget est le grand préservateur de toutes ces maladies. Son électricité agit sur les nerfs, les active et a en même temps un effet analgésique. C'est le sauveur des enfants. Si votre pharmacien ne l'a pas, écrivez-nous c'est mieux. Envoyez franco par la malle sur réception du prix minime de 50 cents.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN
162, RUE ST-DENIS
MONTREAL

42951



COMMENT COIFFER LES CHEVAUX

Désormais les chevaux porteront une coiffure en rapport avec la situation de leur propriétaire

Théâtre National Français

Rues Ste-Catherine et Beaudry Géo. GAUVREAU, Propriétaire
Tél. Bell Est, 1736 Bureau privé, Tél. Main 2017 Tél. Marchands 520

SEMAINE DU 26 AOUT MARIE-JEANNE

Paul Cazeneuve dans Bertrand

MATINEE TOUS LES JOURS

Prix Soirées, 10c, 20c, 30c et 40c. Loges, 50c et 75c.
Prix Matinées, 10c, 15c. et 25c. Loges, 50c.

Semaine prochaine : **MULATRESSE (Octoroon)**

Lundi 2 septembre, Fête du Travail.—Matinées même prix que soirée

DR. A. BRAULT,
Chirurgien-Dentiste

539 rue St-Denis

Tel Bell : E. 1745

Heures de Bureau : de 9 à 10 heures

VICTOR ROY
ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques
MONTREAL.

LOTION PERSIENNE



DEPOSITAIRE
S. LACHANCE PHARMACIEN
178 RUE STE-CATHERINE, MONTREAL

RIPANS

Plus de maux de tête

Mlle Ida B. Fiske, du No 3, rue Thornton, Biddford, Me., écrit : "Pendant des années, j'ai souffert de maux de tête et pendant deux ans, j'ai souffert de douleurs intenses dans mon épaule et autour du cœur, après avoir mangé. Quelquefois la douleur me prenait immédiatement après mon repas, quelquefois deux ou trois heures après. Le docteur disait que c'était de l'indigestion. Je sentais d'abord "remonter" mes aliments et le gaz était quelque chose de terrible ; puis, je sentais dans mon côté et dans mon épaule cette effroyable douleur. Je me rappelle qu'une nuit je ne pus me coucher, à cause de la pression et de la douleur causées par le gaz. Je ne connaissais pas alors les RIPANS TABULES, mais un ami m'en donna deux boîtes. Elles m'ont certainement rendu du service et j'en ai pris depuis quand j'en ai senti le besoin. Je n'ai plus de ces maux de tête et je sais que les Ripans Tabules m'ont guéri."

ON DEMANDE :—Un cas de mauvaise santé auquel les R-I-P-A-N-S ne feront pas de bien. Mitesbanni sent la douleur et prolongent la vie. Une seule soulag. Remarque le mot R-I-P-A-N-S sur le paquet et n'acceptez aucun équivalent. R-I-P-A-N-S, 10 pour 5 cents sont obtenues dans toutes les pharmacies. Dix échantillons et mille certificats seront envoyés à toute adresse moyennant 5 cents envoyés à la Ripans Chemical Co., No 10, rue Spruce, New-York.

Flacon : 5 fr. Étendu : 10 fr.
PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHELIQUE
ou **Lait Candès**
Dépuratif, Tonique, Détersif, dissipe Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Angostes, Boutons, Efflorescences, etc. conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masque et Taobes de rousseur.
11 août de 1849
CANDES, Paris

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale, un an 22fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette et Cie, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

LA FEMME DETECTIVE

Grand roman dramatique

DEUXIEME PARTIE

L'ŒIL DE CHAT

C'est là que Valentine se réservait d'amener celle de ses amies qui voudraient rectifier un détail de toilette, rattacher un bijou, redresser une fleur, ou rafraîchir un nuage de veloutine, des joues échauffées par la valse.

Cette petite pièce avait pour dégagement un couloir donnant sur un escalier de service.

Maurice, qui était entré dans l'hôtel de la rue de Verneuil avec des idées arrêtées d'avance et un plan ébauché, voyait tout, se rendait compte de tout.

—Qu'est-ce que ce charmant boudoir ? demanda-t-il en soulevant une portière d'étoffe épaisse et en entrant dans le cabinet de toilette parfumé et coquet, où de hautes glaces permettaient de se voir de la tête aux pieds et où, sur le marbre blanc d'une large table, s'étalait tout l'arsenal de la coquetterie la plus transcendante.

Valentine lui expliqua ce que nous venons d'expliquer nous-même.

Le jeune homme s'assura que la porte communiquant avec le salon de jeu était munie d'un verrou intérieur.

—Tout cela est parfaitement confortable et admirablement installé... dit-il ensuite. On voit qu'une femme d'un goût exquis, et bien au fait des raffinements de la haute vie, a présidé à ces aménagements intérieurs...

—Ne restons pas ici, mon ami... il est au moins inutile qu'on remarque notre absence et qu'on la commente !... Le monde est si méchant !... ajouta-t-elle en riant.

Ils rentrèrent dans les salons.

Maurice y rencontra Guy d'Arfeuilles auquel il serra la main.

Au bras du vicomte s'accrochait le petit baron Pascal de Landilly, toussant à rendre l'âme, et déclarant que cette toux opiniâtre provenait d'une surabondance de vitalité.

—Pour me guérir, ajoutait-il, pour me radicalement guérir, il suffira de quelques excès...

De nouveaux venus faisaient leur entrée.

Valentine dut aller à leur rencontre.

—Ah ça ! cher, vous connaissez donc la belle Mme Bressolles ? fit le vicomte d'Arfeuilles.

—Sans doute... répondit Maurice avec aplomb.

—Depuis longtemps ?

—Depuis plus d'un an.

—Peste, mon cher, vous êtes discret !...

—Discret ?... à quel propos ?

—A ce propos qu'il a fallu vous rencontrer ici pour le savoir.

Maurice appela sur ses lèvres un sourire et répliqua :

—N'a-t-elle pas une fille à marier ?

—Fille très chic, et dot obélisque, ce qui constitue un ensemble d'un fort relief... murmura Pascal de Landilly.

—Vous êtes un malin, vous ! dit-il en riant. Mes compliments...

—Je ne les mérite point, mais je les accepte tout de même... répondit le jeune homme en donnant à sa voix une intonation comique.

Le temps passait.

La soirée était fort avancée déjà.

Mme se trouvait sur des charbons ardents.

La gaieté factice avec laquelle nous l'avons vue

répondre à Maurice au sujet de la valse ne se soutenait plus.

L'enfant avait peine à dissimuler son inquiétude, son chagrin, et la cause de ce chagrin, nos lecteurs le devinent, c'est qu'Albert de Gibray n'avait point paru.

Elle allait, venait, distraite, préoccupée, les yeux tournés sans cesse vers la porte par laquelle arrivaient les invités.

Et, comme sœur Anne, elle ne voyait pas venir celui qu'elle attendait avec impatience.

Valentine et sa fille, Maurice Vasseur et Ludovic Bressolles, se trouvaient tous les quatre dans le grand salon, mais séparés les uns des autres.

Le domestique faisant fonction d'huissier annonça coup sur coup :

—M. Gabriel Servet...

—M. Paul de Gibray...

—M. Albert de Gibray...

En entendant prononcer ces deux derniers noms, trois personnes tressaillèrent.

Marie avec une joie sans mélange.

Maurice avec un étonnement mêlé de crainte.

Valentine avec épouvante.

La joie de Marie n'a pas besoin d'être expliquée.

Le fils d'Aimée Joubert frissonnait en voyant si près de lui le magistrat chargé d'instruire l'affaire du double crime commis au Père-Lachaise et rue Montorgueil.

Cet homme tenait en ses mains la destinée du meurtrier, et ce meurtrier, c'était lui, Maurice !

Quant à l'épouvante de Valentine, nous allons en apprendre, ou plutôt en rappeler la cause à nos lecteurs.

XXVII

Mme Bressolles en entendant prononcer à l'improviste le nom de Paul de Gibray, s'était souvenu de son premier mariage, de ce Jean de Gibray homme aimé par caprice, mort brusquement, et dont sa mémoire évoquait parfois l'image quand elle pensait à l'enfant que jadis elle voulait faire disparaître et que son frère Armand Dharville lui avait enlevée.

Elle était devenue pâle comme une morte et chancelait.

L'un de ses invités s'aperçut de sa défaillance et se hâta de la soutenir en lui demandant :

—Vous souffrez, madame !... Qu'avez-vous ?

Cette question rappela Valentine à elle-même.

Par un violent effort de volonté elle reconquit à la fois son énergie physique et morale.

Un sourire qui n'offrait rien de contraint entr'ouvrit ses lèvres.

—Ce n'est rien, répondit-elle, un étourdissement passager... il fait très chaud dans ce salon... C'est fini déjà... Merci, monsieur.

Et elle passa légère et gracieuse au milieu des groupes en se disant tout bas :

—Paul de Gibray... Le même nom de famille... Ce ne peut être que son père... Comment se trouve-t-il chez moi ? Par qui a-t-il été invité ?... M. Bressolles le connaît donc ?... Quelle fatalité, après un temps si long, met cet homme en ma présence ?...

Elle pensait avec terreur que son mari allait lui présenter M. de Gibray.

Elle n'était point changée, son miroir le lui disait chaque jour.

Paul la reconnaîtrait du premier coup d'œil.

Pourrait-il, à sa vue, contenir une exclamation d'étonnement, un geste de stupeur ?

Comment expliquer ce geste et ce cri à Ludovic Bressolles, défiant et soupçonneux malgré sa bonhomie ?

Ce n'est pas tout.

Son ancien beau-frère ne parlerait-il point du passé ? Ne voudrait-il pas savoir ce qu'était devenu l'enfant dont il connaissait l'existence ?

La situation, à quelque point de vue qu'elle se plaçât pour l'examiner, était terrible et pleine de périls.

Mme Bressolles résolut néanmoins de rester forte et de tenir hardiment tête à l'orage, si l'orage devait éclater.

Tout ce qui précède s'était passé en moins de quelques secondes.

Valentine, complètement remise de son trouble, jeta un coup d'œil sur les nouveaux venus.

Elle vit son mari causer au milieu d'un groupe formé de Gabriel Servet, d'un étranger qu'elle reconnut à l'instant pour Paul de Gibray, et d'un jeune homme de tournure élégante et de charmant visage, qu'elle supposa devoir être Albert de Gibray.

Elle ne se trompait pas.

En ce moment, Marie s'approcha du groupe.

La jeune fille tendit en souriant la main à Albert et Gabriel, et fit une belle révérence, une révérence de pensionnaire, à Paul de Gibray, qui la regardait avec autant d'intérêt que de curiosité.

Il avait suffi au juge d'instruction d'échanger quelques phrases avec Ludovic Bressolles pour juger l'homme.

Hâtons-nous d'ajouter que ce jugement était bienveillant.

—Voilà un honnête bourgeois, se disait-il, un excellent père de famille... Quant à Mlle Bressolles, Albert ne s'est point abusé en la trouvant charmante...

Valentine, inquiète et fiévreuse, avait fait halte derrière un grand vase de fleurs et regardait toujours.

Elle vit Albert de Gibray présenter son bras à Marie, qui l'accepta radieuse en levant sur le jeune homme ses beaux yeux veloutés, pleins d'une indéfinissable expression.

Mme Bressolles sentit un frisson passer sur sa chair, Quelqu'un lui parlait en ce moment.

Elle n'entendait pas.

L'ex-architecte jeta autour du salon un regard investigateur dont le sens était clair.

Il cherchait sa femme pour lui présenter les arrivants.

Un geste de satisfaction prouva qu'il venait d'apercevoir Valentine, et il se dirigea aussitôt de son côté.

Mme Bressolles baissa les yeux et, prise d'un tremblement nerveux qu'il lui fut impossible de dominer, resta clouée à sa place.

L'ex-architecte, Paul de Gibray, Albert et Marie, venaient à elle.

Il allait falloir subir l'épreuve de la présentation !

Marie murmurait à l'oreille d'Albert :

—Vous allez voir ma mère... soyez très aimable avec elle... je voudrais vous voir bons amis...

Cette phrase témoignait d'une certaine inquiétude, mais le jeune homme, qui sentait le bras de Marie s'appuyer sur le sien et voyait tout en rose, ne songea nullement à s'en préoccuper.

Maurice, très observateur par tempérament et par habitude, suivait du regard ce qui se passait.

Il avait vu Gabriel Servet présenter l'un à l'autre Ludovic Bressolles et le juge d'instruction ; il avait vu le maître du logis cherchant des yeux Valentine et se dirigeant de son côté ; il remarqua, non sans surprise, que Mme Bressolles était pâle et tremblante ; il se demanda quel pouvait être le motif de cette angoisse manifeste et il redoubla d'attention.

L'ex-architecte et ses invités n'étaient plus qu'à trois ou quatre pas de la maîtresse de la maison.

Celle-ci, relevant tout à coup son front penché, s'avança bravement à leur rencontre, prête à soutenir le choc qu'elle prévoyait.

—Si cependant il m'avait oubliée... se disait-elle, s'il pouvait ne pas me reconnaître !...

Le juge d'instruction en voyant une femme venir à eux, devina Mme Bressolles et s'inclina respectueusement devant elle, sans l'avoir pour ainsi dire regardée.

Ludovic présenta successivement Paul de Gibray et Gabriel Servet, en ajoutant :

—M. Servet, dont le nom et le talent vous sont bien connus, fait en ce moment pour nous le portrait de Marie, et ce portrait est un véritable chef-d'œuvre.

—Soyez les bienvenus, messieurs... répondit Valentine.

—Moi, maman, fit alors Marie, je vous présente un élève de M. Servet, M. Albert de Gibray, qui désirait beaucoup vous connaître et être connu de vous...

—Je suis flattée de ce désir... répliqua Mme Bressolles en riant.

Le jeune homme s'inclina.

Il trouvait la mère de Marie très belle, mais médiocrement sympathique.

Valentine était à demi rassurée.

M. de Gibray restait impassible.

Il ne tressaillait pas au son de sa voix.

Peut-être avait-il oublié ses traits.

Peut-être croyait-il tout simplement à une ressemblance.

La femme de Ludovic respira plus librement, il lui sembla que ses épaules étaient déchargées d'un poids énorme, et reprenant toute son assurance, elle regarda le juge d'instruction bien en face.

En supposant que le son de sa voix n'avait point frappé Paul de Gibray, Valentine s'abusait.

Cette voix avait résonné d'une façon singulière à l'oreille du magistrat, faisant vibrer en lui des cordes depuis longtemps muettes ; mais était-il vraisemblable, était-il admissible de supposer que celle qui lui parlait fût Valentine Dharville ?

Cent fois non !

Cependant il tourna ses yeux vers Mme Bressolles au moment où celle-ci fixait les siens sur lui.

Leurs regards se croisèrent.

M. de Gibray changea soudainement de visage ; il devint très pâle et il porta la main à son front où perlaient des gouttes de sueur.

Il lui semblait faire un mauvais rêve.

—J'avais espéré trop tôt... pensa Valentine atterrée. Il vient de me reconnaître.

—Tiens ! tiens ! tiens ! se disait Maurice en même temps. Le rigide magistrat retrouve en la belle Mme Bressolles quelqu'un qu'il a connu. Voilà bien qui pourrait compliquer nos affaires... Heureusement il ne se doute pas de l'existence de Simone !

En face de la pâleur et de l'émotion de Paul, Valentine, un instant abattue, retrouva son sang-froid. Il fallait éviter que M. Bressolles s'aperçût de ce trouble et le commentât.

—Vous semblez souffrant, monsieur... dit la maîtresse du logis au juge d'instruction avec un accent de vif intérêt. La chaleur est si forte que tout à l'heure j'ai failli m'évanouir... Avez-vous besoin d'un peu d'air ?...

—Je vous remercie, madame... répondit Paul d'une voix mal affirmée ; ce n'est rien... un peu de fatigue, et peut-être aussi la chaleur... Mais c'est déjà passé...

—Bien vrai, père ? demanda vivement Albert.

—Oui, bien vrai...

—Tu es devenu si pâle tout d'un coup que j'ai eu peur...

—Eh bien ! cher enfant, rassure-toi... Me voilà tout à fait remis...

XXVIII

En adressant à son fils la réponse que nous venons de reproduire, Paul de Gibray se disait tout bas :

—C'est impossible !... Je suis la dupe d'une ressemblance ou le jouet d'une illusion !... Cette femme mariée à un honnête homme, mère d'une adorable jeune fille, ne peut être Valentine Dharville, la créature sans cœur et sans âme, hypocrite et vicieuse, qui a tué mon frère... Si c'était elle, cependant ?

A cette minute précise Ludovic Bressolles dit à sa femme :

—Voici deux de mes amis qui nous arrivent... je vais les recevoir... Je vous laisse avec M. de Gibray, ma chère Valentine...

Puis il s'éloigna.

Le juge d'instruction tressaillit.

—Valentine ! répéta-t-il mentalement. Il vient de la nommer Valentine... Je ne m'abusais pas... C'est elle !

Les trois musiciens qui, secondés par un pianiste formaient l'orchestre, firent entendre en ce moment le prélude d'un quadrille dans le salon voisin.

—Monsieur Albert, s'écria Marie avec une vivacité presque enfantine, voici la contredanse que je vous ai promise... Il nous faut le temps de trouver un vis-à-vis... Venez vite...

Et les deux jeunes gens, joyeux et raisonnants l'un et l'autre, disparurent au milieu des groupes.

—L'enfant qu'Albert aime et qu'il veut épouser est la fille de cette femme ! ! pensait le juge d'instruction avec amertume, Quelle raillerie du hasard !

Cependant Valentine, restée seule avec M. de Gibray faisait bonne contenance.

Elle avait reconquis tout son sang-froid, nous le répétons.

L'œil d'un observateur émérite n'aurait pu découvrir sur son visage un indice de ce qui se passait au fond de son âme.

—Monsieur de Gibray, dit-elle en souriant, voulez-vous m'offrir votre bras !... Nous ferons ensemble le tour des salons.

Dans sa longue carrière de magistrat le juge d'instruction avait étudié de près bien des audaces et bien des impudences.

L'audace et l'impudence de cette femme, osant se ménager un tête-à-tête avec lui au milieu de la foule, lui parurent dépasser tout ce qu'il avait vu.

Machinalement il tendit son bras.

Mme Bressolles marchait ;—il la suivit ou plutôt il se laissa conduire par elle.

Il perdait la notion exacte de la réalité et, pour la seconde fois, il se demandait,—très sérieusement,—s'il ne rêvait pas les yeux ouverts...

Tout à coup Valentine ralentit le pas.

Elle se tourna, gracieuse, vers son cavalier, et, souriant toujours, lui dit à voix basse, mais du ton le plus naturel :

—M. de Gibray, nous avons à causer longuement. Le juge d'instruction attachait sur elle un regard qui n'exprimait qu'une chose, l'étonnement atteignant son paroxysme.

—Croyez-vous, madame ?—balbutia-t-il.

—J'en suis sûre... et je suis sûre aussi que personne ne doit nous entendre...—Venez.

Paul de Gibray se laissa guider, comme il le faisait depuis que le bras de Mme Bressolles était posé sur le sien.

Maurice,—nous le savons,—épiait tous les mouvements du juge d'instruction et de Valentine.

Il vit remuer les lèvres de cette dernière, devina les paroles que ces lèvres prononçaient, et comprit quelle allait être la conséquence immédiate de ces paroles.

Aussi, sans perdre une minute, se faufilant au milieu des groupes, il se dirigea vers le salon de verdure où, au moment de son arrivée, il s'était entretenu pendant quelques minutes avec la femme de l'architecte.

Il franchit le seuil et se glissa dans la petite serre communiquant avec ce salon.

Là il ne pouvait être surpris, une porte de derrière assurant sa retraite.

A peine y était-il réfugié, que la porte du salon de verdure se rouvrit pour livrer passage à Paul de Gibray et à Mme Bressolles et se referma derrière eux.

—Nous serons bien ici pour causer... dit la femme de l'architecte, on ne peut nous épier et rien ne nous empêche de parler librement, si graves que soient les choses dont nous avons à nous entretenir.

Maurice Vasseur, l'oreille collée à l'huis, ne perdait pas un mot.

—Me voici aux premières loges ! pensa-t-il. Les acteurs vont jouer exprès pour moi leur petite comédie... Je n'aurais pu mieux choisir ma place...

Un moment de silence suivit les paroles de Valentine.

M. de Gibray dit ensuite d'une voix lente et grave :
—Ainsi, je ne me suis point trompé, madame ! ! Ce qui me semblait impossible est cependant la vérité ! !...

—Vous ne vous êtes pas trompé... répliqua Mme Bressolles. Nous nous sommes reconnus tous les deux du premier coup d'œil, quoique vingt-deux ans se soient écoulés depuis la mort de votre frère. Je suis bien Valentine Dharville, aujourd'hui remariée, mère de famille, honorable et honorée... Vous êtes bien Paul de Gibray, le jeune avocat d'autrefois, qui promettait de devenir et qui est devenu un magistrat célèbre...

—Madame... commença le juge d'instruction...

—Laissez-moi continuer, je vous en prie... interrompit la femme de Ludovic. Vous me répondrez ensuite...

M. de Gibray s'inclina. Mme Bressolles reprit :

—Un hasard auquel nous étions tous les deux loin de nous attendre, nous met en présence après tant d'années...

—Vous avez eu assez de sang-froid pour ne pas vous trahir en me reconnaissant à l'improviste...

—J'ai eu assez de calme et de présence d'esprit pour ne pas me perdre en vous voyant...

—C'est un grand bonheur, car nous avions auprès de nous mon mari et ma fille, mon mari, un digne et excellent homme dont je ne voudrais à aucun prix ébranler la confiance et troubler le repos ; ma fille, une enfant qui est aussi parfaite de cœur qu'elle est charmante de visage, qui mérite d'être aimée, d'être adorée, et que j'aime de toute mon âme.

—Grâce à mon mari, grâce à ma fille, grâce au changement moral qui s'est fait en moi, je ne me souviens que pour en rougir des coupables folies d'autrefois, et je donnerais une part de ma vie pour pouvoir les effacer de mon passé...

—Vous n'êtes donc plus en présence de Valentine Dharville, la légère madame de Gibray mais en face d'une femme mûrie par la réflexion, cuirassée par le repentir ; en face d'une épouse, en face d'une mère.

—Je vous sais honnête homme, monsieur de Gibray, et j'ai la certitude que vous êtes un galant homme... Voilà pourquoi j'ai provoqué l'entretien qui nous réunit en ce moment.

—Au nom de votre loyauté, au nom de votre honneur, je vous demande de ne jamais prononcer un mot qui rappelle le passé coupable, et je vous supplie d'oublier, comme je l'oublie moi-même, que j'ai appartenu à votre famille.

—Me le promettez-vous ?...

—Non, madame... répondit Paul de Gibray, d'une voix sèche.

Valentine fit un mouvement de stupeur, presque d'effroi.

Vous refusez ?... balbutia-t-elle.

—Peut-être prendrai-je plus tard l'engagement que vous me demandez, mais il faut avant tout que je vous interroge...

La femme de l'ex-architecte fronça le sourcil.

—M'interroger ? répéta-t-elle d'un ton hautain. Comment l'entendez-vous ?... Est-ce en juge d'instruction ?... Je ne suis point une accusée.

—Vous pourriez le devenir.

Valentine eut aux lèvres un sourire contraint.

—Je n'ai jamais su deviner les énigmes, répliqua-t-elle, et ceci en est une... Je vous prie donc de vous expliquer...

—Je vais le faire...

—En aussi peu de mots que possible, n'est-ce pas, car mes devoirs de maîtresse de maison me réclament, et peut-être a-t-on déjà remarqué mon absence un peu longue.

—Je tâcherai d'être bref... Un hasard qui semble étrange en effet, mais dont je vous donnerai le mot tout à l'heure, m'a conduit ici et m'a mis en présence d'une femme qui a fait le malheur du plus doux des hommes, de ce pauvre Jean.

« Je la retrouve aujourd'hui remariée à un homme honorable, honorée elle-même et mère d'une créature angélique.

« Je respecte tout ce qui est respectable, je m'incline devant l'épouse et devant la mère. Je suis prêt à jurer un éternel silence, un éternel oubli, mais auparavant je veux savoir...

« Le présent, jusqu'à nouvel ordre, m'est sacré.

« Le passé reste mon domaine.

« Mme Bressolles n'aura rien à craindre de moi, si Valentine Dharville, autrefois Mme de Gibray, consent à m'apprendre ce qu'elle a fait de son enfant !

XXIX

Mme Bressolles ne songeait pas à nier.

—Ah ! vous savez cela ! fit-elle. Eh bien ! vous devez savoir que trois jours après sa naissance ma fille me fut enlevée.

—On m'a dit, en effet, que votre frère s'était emparé d'elle et qu'il avait quitté la France en l'emportant...

—Eh bien ! suis-je coupable ?

—Oui, car je n'ai jamais voulu croire que cette histoire fût vraie.

—Elle l'est cependant, et je reçus à cette époque une lettre de mon frère qui me disait durement qu'à fin d'éviter à ma fille un avenir de honte, il me la déroba et se chargeait de son avenir...

—Vous possédez cette lettre ? demanda vivement Paul de Gibray.

—Vous devez bien penser que j'ai détruit une pièce aussi compromettante pour moi !

—Alors, votre assertion n'est qu'un mensonge de plus !

—Je vous jure que c'est la vérité.

—Soit !... mais qu'y avait-il donc alors dans votre cœur ? La fibre maternelle ne vibrait donc point en vous ? Comment n'avez-vous pas, comment n'avez-vous jamais réclamé votre enfant à votre frère ?

—Je vous répète ce que vous me disiez tout à l'heure, Armand Dharville quittait la France...

—Qu'importe ? Vous pouviez correspondre avec lui...

—J'ignorais le lieu de sa retraite.

—Mensonge ! interrompit Paul de Gibray. Quoi ! votre frère vous enlève votre fille et vous ne vous inquiétez pas de ce que ce frère est devenu ! Plus de vingt-deux ans s'écoulent, et pas un souvenir pour l'enfant disparu ! pas un remords ! Créature sans âme, vous étiez indigne d'être épouse et de devenir mère une seconde fois, vous dont la maternité n'amollissait point le cœur ! Vous me donnerez la preuve que ma nièce a véritablement été enlevée par votre frère ! Sinon, je vous accuserai de l'avoir supprimée, la trouvant gênante...

—Supprimée ? répéta Valentine. Comment ?

—En la tuant...

La femme de Ludovic croisa son regard avec celui du magistrat.

—Vous m'accuseriez ? s'écria-t-elle.

—Sans hésiter...

Valentine haussa les épaules d'un ton moqueur :

—Je vous en défie !

—Quelle audace !

—Oui, je vous en défie ! M'accuser ? Allons donc !

A quoi cela vous servirait-il ? D'abord, l'accusation serait menteuse, ensuite, il y a prescription !

—Voilà donc le mot prononcé ! répondit Paul de Gibray. Oui, il y a prescription, c'est-à-dire que vous êtes à l'abri du châtimeut édicté par la loi, mais ne triomphez pas trop vite ! Il est d'autres façons de vous atteindre et de vous frapper ! Pour vous perdre, il me suffirait de le vouloir. L'estime universelle vous entoure ! De cette estime, de cette croyance, que resterait-il si je parlais ? Du haut de votre piédestal usurpé, vous rouleriez dans le mépris public... Vous avez une fille... Que m'importe ?... Vous en aviez une autre, qu'est-elle devenue ? Je la veux. Il me la faut ! Si vous ne l'avez pas tuée, je vous jure qu'elle me sera rendue ! Je retrouverai votre frère et je saurai bien

le contraindre à me révéler la vérité ! Dans la position où je suis, avec les ressources dont je dispose, il me faudra peu de temps pour découvrir Armand Dharville, et, si j'apprends par lui que ma nièce est morte, je viendrai dire à votre mari que, dans la tombe où vous reposerez un jour, il doit y avoir une place pour l'enfant abandonnée !...

—Ah ! balbutia Valentine avec effarement, vous ne ferez pas cela !

—Je ferai cela ! ! je vous le jure sur mon honneur !... Jusqu'à ce que j'aie retrouvé ma nièce morte ou vivante, j'oublierai que je vous ai revue... je garderai le silence... je quitterai votre maison pour n'en franchir de nouveau le seuil qu'au jour où je viendrai vous punir !... Maintenant je vais vous apprendre comment se nomme le hasard étrange qui m'a conduit ici... C'est l'amour...

—L'amour ! ! répéta Mme Bressolles stupéfaite.

—Oui, l'amour de mon fils pour votre fille...

—Votre fils aime Marie ! ! s'écria Valentine.

—Il l'aime éperdument... Il voulait me la faire connaître... Il m'a supplié de venir... Je l'ai vue et je l'ai jugée... Elle a le cœur et l'âme de son père... Mais elle est votre fille ! ! Elle est douce, affectueuse et bonne... Mais elle est votre fille ! ! Elle est candide... Mais elle est votre fille, et Albert de Gibray, dût-il en mourir de douleur, ne sera jamais le mari de la fille de Valentine Dharville ! !...

—Et vous direz à votre fils pourquoi vous lui défendez d'aimer Marie ! ! balbutia la femme de Ludovic.

—Je vous ai dit que je me tairais jusqu'au jour du châtimeut... Je trouverai donc un prétexte... Je mettrai en avant d'autres projets. Maintenant, madame, nous n'avons plus rien à nous dire... Agissons comme si nous venions de nous voir aujourd'hui pour la première fois... Regagnons le bal...

Et M. de Gibray, le visage impassible sous un masque de pâleur, tendit son bras à Valentine qui appuya sur ce bras sa main glacée.

Puis, d'un pas lent et pour ainsi dire automatique, elle se dirigea vers la porte qu'elle ouvrit, et elle entra dans la foule avec le magistrat.

—Cet homme est implacable, pensait-elle. Il me perdra, il le tentera du moins, mais je me défendrai.

A peine étaient-ils hors du salon de verdure, que Maurice sortit à son tour de la pièce voisine.

—Cherchez, monsieur le juge d'instruction, cherchez à votre aise ! murmura-t-il à demi-voix.—Je compte bien, moi, retrouver Simone de Gibray avant vous !...

Quand vous la retrouverez à votre tour, elle sera morte, et vous aurez la preuve qu'elle n'a point été tuée par sa mère !

Ensuite, il reparut dans le bal.

Après avoir dansé un quadrille avec Albert, puis une polka, Marie dansait une mazurka, et ne songeait pas le moins du monde à changer de cavalier, ce qui, (soit dit entre parenthèses), donnait un fort joli croc-en-jambe aux convenances.

On remarquait la bonne grâce du jeune homme.

On se disait qu'il était le fils du magistrat éminent chargé de l'instruction relative au double et mystérieux assassinat dont tout Paris s'occupait encore.

Au milieu du grand salon, M. de Gibray salua profondément Mme Bressolles et s'éloigna d'elle.

Valentine, réagissant avec énergie contre ses terreurs, s'efforçait de montrer un visage calme et souriant.

Elle promenait ses regards autour d'elle cherchant Maurice... Elle ne tarda pas à l'apercevoir et le rejoignit.

Après la mazurka, Marie Bressolles dit à Albert :

—Je suis un peu fatiguée... il fait si chaud... Voulez-vous que nous nous reposions un instant ?...

—Je veux tout ce que vous voulez... répondit avec un sourire le fils du juge d'instruction.

—Eh bien ! venez...

—Où me conduirez-vous ?

—Dans un endroit charmant où nous pourrions causer à l'abri des curieux.—Avez-vous remarqué comme on nous regarde ?—Les invités de mon père semblaient tout surpris de nous voir danser trois fois de suite ensemble.—Quoi de plus simple cependant ?

La remarque de Marie était juste.

Il est certain que dans les salons de la rue de Verneuil on faisait de nombreux commentaires au sujet de la bienveillance très significative que témoignait la fille de l'architecte au fils du magistrat.

De cette préférence, on concluait qu'un très prochain mariage aurait lieu certainement entre Marie Bressolles et Albert de Gibray.

Nos lecteurs n'ignorent pas combien le moment était mal choisi pour des suppositions de ce genre.

Marie reprit :

—Oui, c'est très simple et tout naturel.—Nous nous connaissons depuis pas mal de temps déjà. Nous nous voyions chaque jour à l'atelier de M. Servet, tandis que ces jolis jeunes gens m'étaient jusqu'à ce soir parfaitement inconnus.

XXX

—Ces jolis jeunes gens, fit Albert en soulignant les mots par la façon dont il les prononça, sont certainement jaloux de la préférence que vous voulez bien m'accorder...

—Tant pis pour eux, répliqua Marie gaiement. Je ne tiens pas du tout à leur plaire, car ils ne me plaisent guère...

—Ou pour mieux dire... Ils vous font la cour...

—Justement !... Ce sont des flatteurs !... Ils ne tarissent point en compliments absurdes ! ! ! A les entendre, je serais la merveille des merveilles ! ! ! Rien ne se pourrait imaginer de plus agaçant que toutes ces fadeurs ! !

—Ils disaient vrai, pourtant, mademoiselle... murmura le fils du juge d'instruction avec un trouble qu'il lui fut impossible de cacher.

—Ah ! fit Marie en le regardant avec un malin sourire. Allez-vous donc vous constituer leur chevalier et rompre pour eux des lances ?...

—Je suis bien forcé de convenir que ce qu'ils disaient, je le pense. M'en voudrez-vous pour cela ?

—Assurément non, car je crois que vous êtes sincère.

—Oh ! oui, certes, bien sincère ! ! !

Les deux jeunes gens arrivaient tout en causant à la porte du salon de verdure d'où Valentine et Paul de Gibray venaient de sortir.

—Entrons là—reprit Marie en ouvrant la porte.— Il y fait à coup sûr un peu moins chaud qu'ici.

Albert la suivit et vint s'installer à côté d'elle sur un divan circulaire que dominaient des orangers fleuris.

Ils occupaient la place même où s'étaient arrêtés un instant auparavant Mme Bressolles et Paul de Gibray.

Une fraîcheur relative régnait dans cette pièce où le parfum des fleurs embaumait l'atmosphère.

—M. Albert,—dit Marie en baissant un peu la voix,—je voudrais vous adresser une question.

—Je m'empresse de y répondre, mademoiselle.

—Cela, je n'en doute pas... mais y répondrez-vous franchement ?

Je vous l'affirme !...

—Même si vous supposiez que votre franchise peut être blessante pour moi !...

Albert parut hésiter.

—Il faut promettre... insista Marie.

—Eh bien ! je répondrai franchement... dans tous les cas.

—A la bonne heure...

—Maintenant j'attends la question...

—La voici : comment trouvez-vous ma mère ?...

—Je n'ai pas le moindre mérite à répondre avec sincérité... Je trouve Mme Bressolles charmante... et cependant moins charmante que vous...

Marie fit un geste d'impatience et répliqua :

—Ce n'est point cela que je vous demandais... Tout le monde sait que ma mère est très belle... infiniment plus belle que moi, car je n'ai ni la régularité, ni la pureté de ses traits... Abandonnons donc le côté plastique et dites moi quelle impression a produite sur vous ma mère, à première vue... Parlez, et souvenez-vous que vous avez promis la franchise.

—Eh bien ! j'ai été frappé du contraste de ses yeux glacés et de son sourire accueillant et banal... Il m'a semblé lire la dissimulation dans son regard et l'ironie sur ses lèvres... Lorsque vous m'avez présenté à elle, ses paroles ont été polies, mais son accent compassé, contraint, les rendait presque malveillantes... Un instant j'ai cru voir que ma présence auprès de vous contrariait Mme Bressolles...

—Que me dites-vous là ?? s'écria la jeune fille effrayée.

—Je vous explique, par votre ordre, l'impression que j'ai ressentie...

—Bref, ma mère ne vous est pas sympathique ?...

—C'est plutôt moi, je crois, qui lui suis antipathique...

—Cette antipathie, d'où viendrait-elle ? Ma mère ne vous connaissant pas, ignorant même votre existence, ne pouvait se sentir mal disposée pour vous...

—L'antipathie ne s'explique pas... répondit vivement Albert. Elle est spontanée comme l'amour... Pourquoi, lorsque je vous ai vue pour la première fois dans l'atelier de Gabriel Servet, ai-je senti tout mon être tressaillir et s'élançer vers vous ?... Pourquoi suis-je devenu tremblant en entendant le son de votre voix ? Pourquoi enfin mon cœur et mon âme sont-ils tombés en extase ? Si vous me demandiez de vous expliquer cela, je ne le pourrais pas...

—Je le pourrais très bien, moi... fit Marie en baissant les yeux. C'était de la sympathie, de l'amitié...

—Non, Marie ! s'écria le jeune homme entraîné malgré lui. Non, Marie, c'était de l'amour... l'amour naissant qui s'emparait de moi... car vous savez bien que je vous aime...

—Albert, nous sommes bien jeunes tous les deux... bien ignorants de la vie... et peut-être avons-nous tort de nous parler ainsi...

—Marie... Marie... pourquoi aurions-nous tort ? Nous sommes jeunes, c'est vrai... tant mieux, puisque nous nous aimons... Nous aurons ensemble de plus longues années de bonheur quand vous serez ma femme...

D'une voix faible comme un souffle, Marie balbutia :

—Votre femme... Oh ! c'est un rêve !

—Si mon père est venu ce soir à cette fête, répondit le fils du juge d'instruction, c'est pour vous voir... pour connaître votre mère... car je ne lui ai caché ni mon amour, ni mes projets d'avenir... C'est afin de pouvoir bientôt demander votre main à vos parents...

—Demander ma main ?... reprit Marie d'un ton où se devinait une assez vive inquiétude.

—Sans doute.

—Et vous avez cru voir que ma mère ne vous aimait pas... Si elle allait refuser de consentir ?...

—Cela n'empêcherait point notre union car M. Bressolles, votre père, qui est pour moi j'en suis sûr, saurait imposer sa volonté... Il parlerait en maître... C'est son droit et ce serait son devoir...

—Oh ! mon père est bon, lui... Il ne vit que pour moi ; mais ma mère...

—Votre mère devrait obéir...—interrompit Albert.

—Vous m'aimez, n'est-ce pas, Marie ?

—Je ne le cache pas.

—Et vous me jurez que vous n'en aimerez jamais un autre que moi ?

—Un autre ?—fit la jeune fille en pâlisant.—Moi la femme d'un autre ! ! Moi ! !—Mais je mourrais !... Marie se leva.

—Il faut rentrer dans les salons... dit-elle.

Mlle Bressolles reprit le bras d'Albert et les deux jeunes gens, ivres d'espoir et de bonheur, quittèrent le salon de verdure pour revenir se mêler à la foule.

Paul de Gibray et Ludovic Bressolles, réunis par le hasard dans l'embrasement d'une fenêtre, avaient longuement causé.

L'ex-architecte se sentait attiré vers ce magistrat jeune encore, mais dont la figure semblait vieillie avant l'âge par les travaux, les soucis, les chagrins peut-être.

Le juge d'instruction, après la terrible scène à laquelle nous avons assisté, était bien aise de se convaincre, en causant avec Ludovic Bressolles, que sa première impression ne l'avait pas trompé.

Il eut en peu d'instants cette conviction.

Au bout de dix minutes d'entretien il savait de science certaine que l'ex-architecte était la plus honnête nature qu'il fut possible de rencontrer.

Quelques mots suffirent pour lui faire comprendre que le maître du logis vivait en mésintelligence avec sa femme, et que l'unique but des fêtes données à l'hôtel de la rue de Verneuil était de trouver un mari pour la jeune fille dont la mère voulait à tout prix se débarrasser.

M. de Gibray, homme d'esprit et juge d'instruction jusqu'au bout des ongles, possédait le grand art de questionner et de n'en point avoir l'air.

Ludovic Bressolles subit à son insu un interrogatoire en règle : il avoua sans s'en douter que Valentine était une créature perverse et malfaisante, qui n'avait point de cœur et détestait sa fille, dont elle jalousait la beauté.

XXXI

Paul de Gibray, nos lecteurs le savent depuis longtemps, était loyal et bon.

Il plaignait sincèrement Ludovic Bressolles et Marie qui ne méritaient ni l'un ni l'autre, lui d'avoir une mauvaise femme, elle d'avoir une mauvaise mère.

—Oui, pitié pour eux, se disait-il, mais justice pour elle !...

L'entretien terminé, il chercha des yeux Albert, et l'aperçut ayant toujours à son bras la fille de l'ex-architecte.

Le juge d'instruction fronça le sourcil.

Un nuage envahit son front.

En compagnie de Ludovic Bressolles, il s'approcha du jeune couple.

—Mon cher enfant, dit-il à Albert, il est temps de partir.

—Déjà, monsieur ! s'écria Marie avec une grâce ingénue. Il est tout au plus minuit.

—C'est vrai, mademoiselle, répliqua Paul de Gibray, mais mon temps ne m'appartient pas... Je suis accablé de travail, par conséquent de fatigue, et si je ne prenais quelques heures de repos, les forces me manqueraient pour accomplir ma tâche.

—Partons, père... fit vivement Albert. Je suis prêt.

—Je n'ose insister pour vous retenir, dit l'ex-architecte. Je sais trop qu'il faut obéir quand le devoir commande, mais promettez-nous du moins que nous aurons le plaisir de vous voir à notre prochaine soirée.

—Je n'ose prendre d'engagement à cet égard... répondit le juge d'instruction, non sans quelque embarras.

—Qui vous en empêche ?

—J'ai déroge à toutes mes habitudes pour venir aujourd'hui... Je ne sais pas si je serai libre... Des impossibilités matérielles ou morales peuvent se présenter... Enfin, il m'est interdit de promettre...

—Les obstacles insurmontables qui pourraient vous empêcher de venir n'existeront pas du moins pour M. Albert... murmura la jeune fille en baissant les yeux, tandis qu'un beau nuage pourpre s'étendait sur ses joues.

Le juge d'instruction tressaillit.

A cette question, que devait-il répondre ?

Pour lui défendre d'y revenir, il fallait donner des motifs, ce qu'il ne pouvait ni ne voulait faire en ce moment. Il se contenta donc de répondre :

—Mon fils est libre, mademoiselle...

Ces brèves paroles, prononcées d'un ton sec, frappèrent la pauvre Marie au cœur, et produisirent sur elle une impression profondément douloureuse.

Albert, tout à ses rêves de bonheur, n'y vit aucune arrière-pensée qui fût de nature à lui causer quelque inquiétude.

Son père affirmait sa liberté, voilà tout.

Quoi de plus naturel ?

Prenant dans les siennes les mains de Marie, il les serra avec effusion.

—Vous voudrez bien nous excuser auprès de Mme Bressolles,—continua le juge d'instruction ;—je me reprocherais de la distraire, ne fût-ce qu'un instant, de ses devoirs de maîtresse de maison.

—Voici ma mère... fit vivement Marie qui venait d'apercevoir Valentine et qui, courant à elle, la prit par la main pour l'amener près du groupe, en lui disant :

—M. de Gibray nous quitte...

—Je suis heureuse, monsieur, de vous avoir revu avant votre départ, et j'espère bien que vous nous reviendrez... répliqua Mme Bressolles, d'un ton à la fois simple et délibéré.

Paul de Gibray s'inclina silencieusement, et prenant le bras d'Albert se dirigea vers la porte de sortie. Marie les suivit des yeux.

Ses paupières devinrent humides. Son cœur se gonfla.

—Il me semble que c'est mon bonheur qui s'en va pour ne plus revenir, pensait-elle.

De son côté le juge d'instruction se disait :

—Pourquoi mon fils a-t-il rencontré la fille de cette femme ?... Pourquoi l'aime-t-il ?... C'est une fatalité ! !

Marie essuya ses yeux.

—Père, dit-elle en prenant la main de Ludovic Bressolles que Valentine avait déjà quitté, ne trouves-tu pas que la physionomie de M. de Gibray n'était plus la même au moment de son départ qu'à celui de son arrivée ?... En entrant ici, il souriait... la bienveillance se lisait dans ses yeux... En nous quittant, il semblait sombre et sévère... Comment expliques-tu cela ?

—Je ne me l'explique pas du tout, petite folle,—répondit l'ex-architecte en riant,—et cela par la très bonne raison que je n'ai rien remarqué de pareil...

—Tu supposes donc que je me suis trompée ?...

—Je fais mieux que le supposer... J'en suis sûr...

—Dieu le veuille !... pensa l'enfant.

Elle essaya de se rassurer, mais à partir de ce moment la fête lui sembla morne et les salons déserts. Vers deux heures du matin, la foule s'éclaircit ; les départs se succédaient rapidement.

Maurice s'approcha de Valentine pour prendre congé.

—Attendez... lui dit-elle.

Et, lui faisant signe de la suivre, elle se dirigea vers M. Bressolles, à qui elle dit, du ton le plus gracieux :

—Avez-vous, mon ami, des projets pour demain ?

—Aucun... répliqua l'ex-architecte.

—Alors rien ne nous empêche d'accepter l'offre de M. Maurice Vasseur, qui veut bien nous accompagner au patinage, au bois de Vincennes...

—Rien absolument... si cela plaît à Marie et à vous.

—Serez-vous de la partie ?

—Ah ! non, par exemple ! ! Après une nuit de plaisir, mais aussi de fatigue, j'ai besoin de me reposer... Je ne suis plus un jeune homme, que diable ! !

—Puisqu'il en est ainsi, M. Maurice, dit Valentine, nous compterons sur vous... Venez nous prendre à deux heures nous serons prêtes...

—Et, fit à son tour Ludovic, vous serez assez aimable, en ramenant ces dames, pour dîner avec nous.

Maurice accepta de fort bonne grâce.

Il serra la main de M. Bressolles, s'inclina devant Valentine, puis devant Marie, et partit.

Les salons étaient à peu près déserts.

Les derniers invités ne tardèrent pas à s'éloigner et les domestiques commencèrent à éteindre les bougies.

Ludovic Bressolles poussa un soupir de soulagement, comme un homme dont la lourde corvée est enfin finie.

Il embrassa Marie et regagna son appartement.

Valentine, de son côté, rentra chez elle.

Aussitôt qu'après avoir envoyé sa femme de chambre elle se trouva seule et put cesser de se contraindre, l'expression de son visage devint sombre et menaçante.

—Ah ! murmura-t-elle d'une voix sourde, ce Paul de Gibray qui entre dans ma vie pour me menacer, que je le hais ! Et Marie, Marie, l'unique cause de la présence de cet homme ici, se prend d'un stupide amour pour le fils de mon ennemi mortel !... Ah ! fille maudite, pour quoi es-tu venue au monde, et que ne puis-je t'étouffer ?